No 18
1390618
34



19 Partien
4841
KÖNIGLICHE AKADEMIE DER KÜNSTE
HOCHSCHULE F. MUSIK
BERLIN

Le Major PALMER

OPERA EN TROIS ACTES

Paroles de Pigault Le Brun

Musique de Bruni

Représenté pour la Première fois sur le Théatre de la Rue Feydeau le 7. Pluviose de l'An 5.e 26. Janvier 1797. v. s.

Gravé par Huguet

Propriété de l'Éditeur

PRIX 30 ℔.

Les Parties d'Orchestre se vendent séparément 25 ℔.

Chez LE DUC, au Magasin de Musique et d'Instruments à Paris.
Rue neuve des petits Champs N.o 1286. vis à vis la Trésorerie
Et Rue du Roulle à la Croix d'Or N.o 290.
Il envoye en Province toute espece de Musique Port franc en payant le prix marqué sur l'exemplaire

68 ½

100

Bibliothek
der Königl. Hochschule
für Musik zu Berlin

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
w
Łodzi

M 2022

II/2757

4841

KÖNIGLICHE AKADEMIE D. KÜNSTE
HOCHSCHULE F. MUSIK
BERLIN

Ouverture

Adagio

WF

Violes

Flauti e Clarinetti

Corno 1.° e 2.° in Re

Corno 3.° e 4.° in Fa

Fagotti

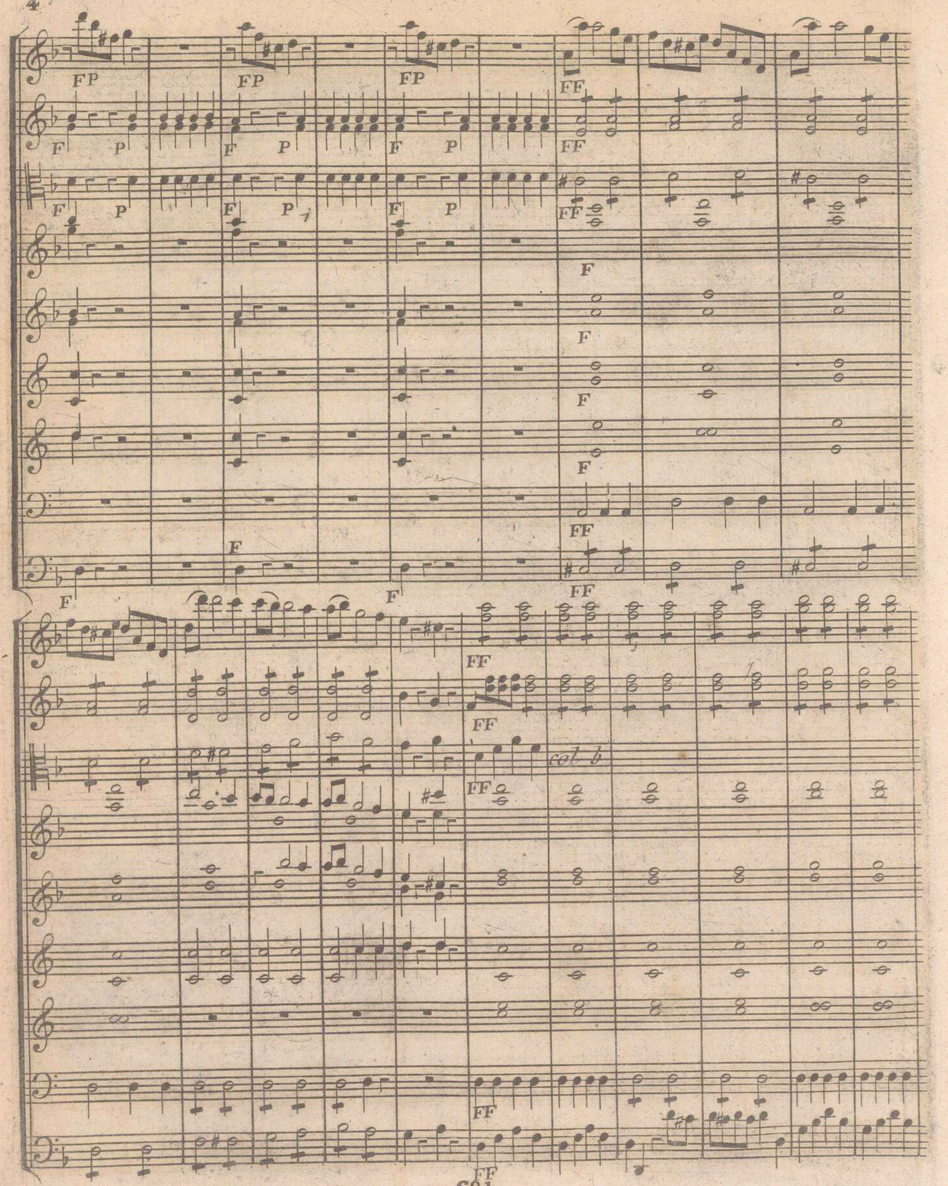
All.o con Moto
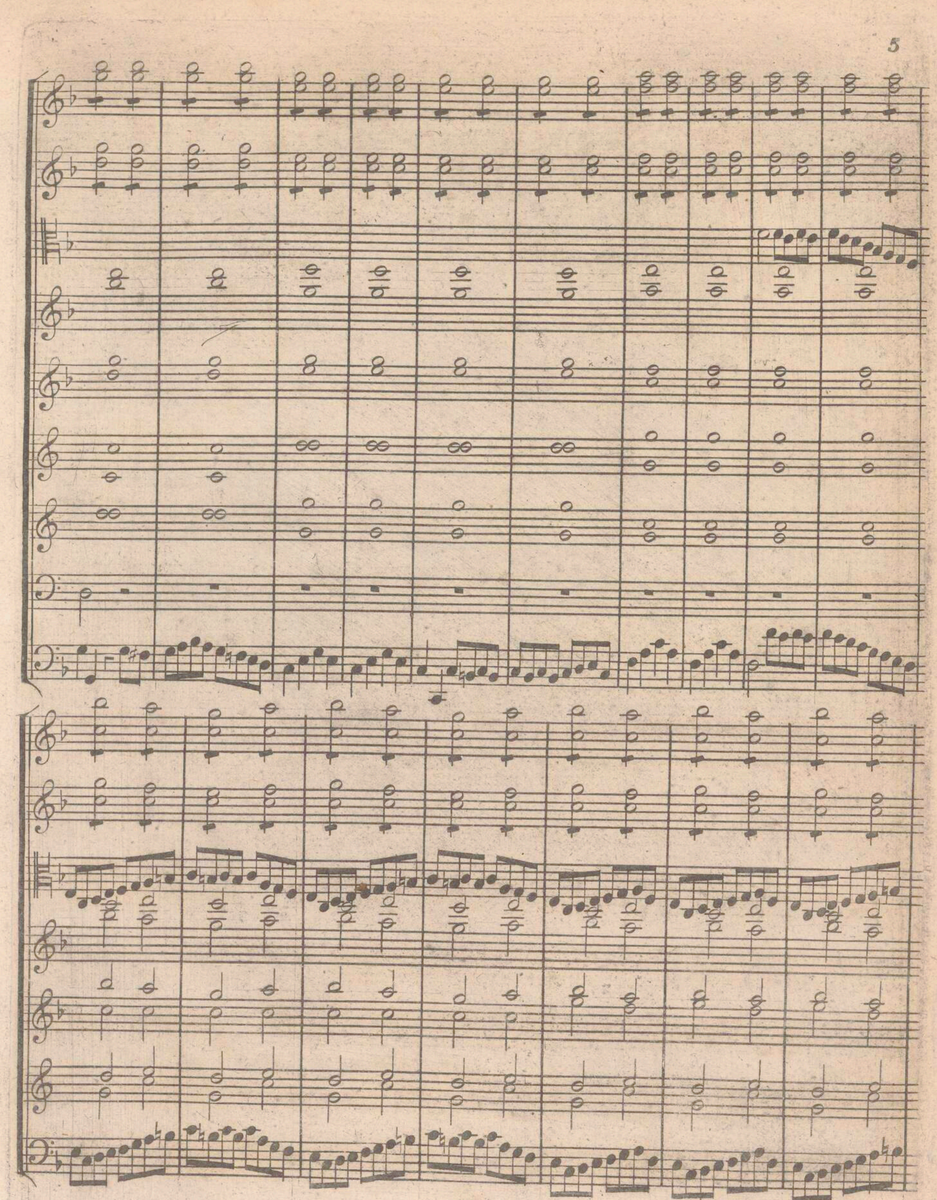
les F Bassons avec les Clarinettes jusqu'a la fin du Morceau

Timballes

Allegro con Molto

col b


FP
F
P
FF



mf P FP

mf P FP

solo

P

P

cres

F F F F F F F

cres

F F F F F F F

F

F

F

F

F

F

F

F

F F F F P

unis

P

FF

FF

P

P P

P

P

F F F

P

F

F

col b

F

F

F

F

F

F

F

P

F

P

col b

F

P

avec le 1er Basson

FF

soli

F

P

FF

FF

FF

FF

FF

FF

FF

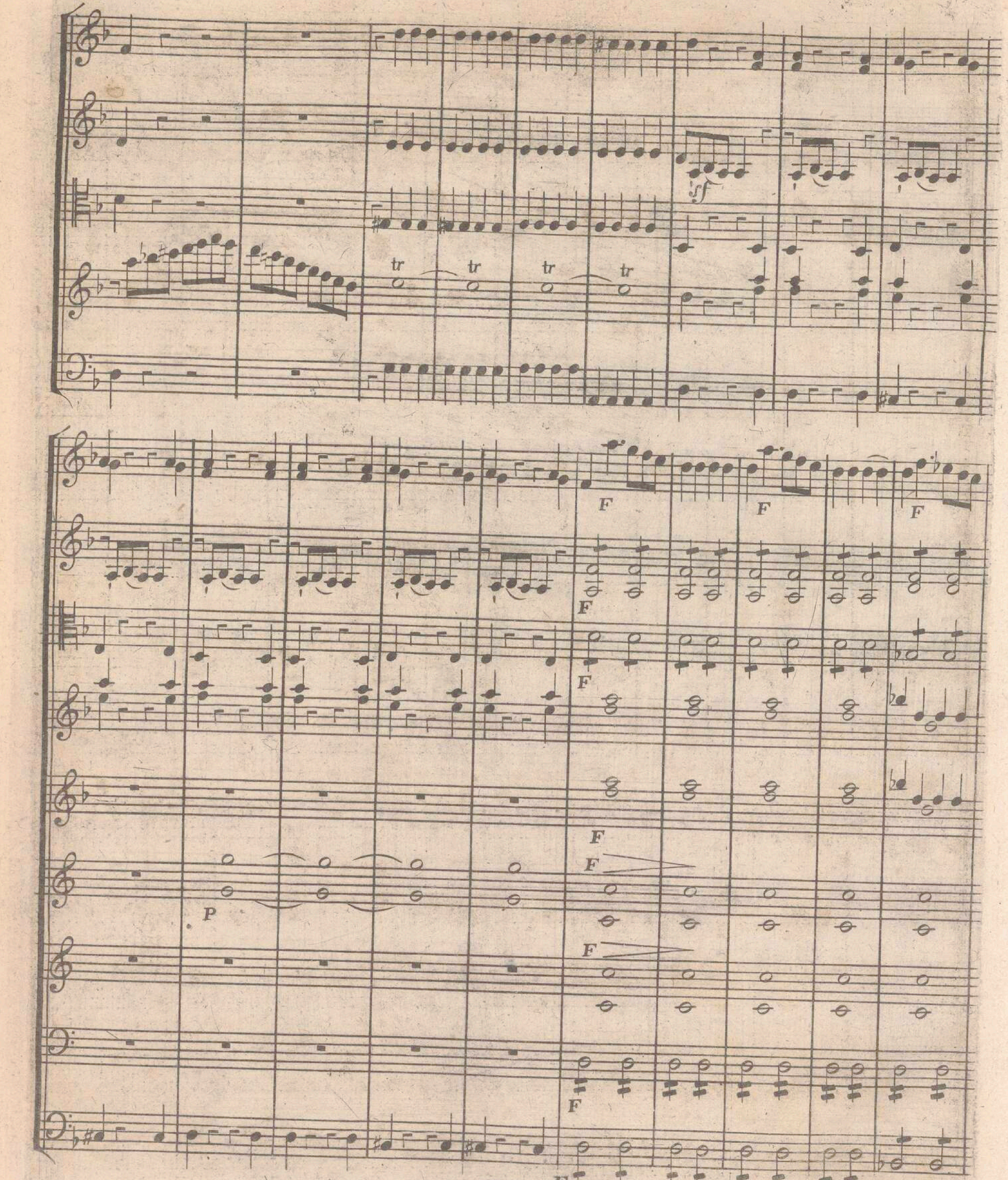
P
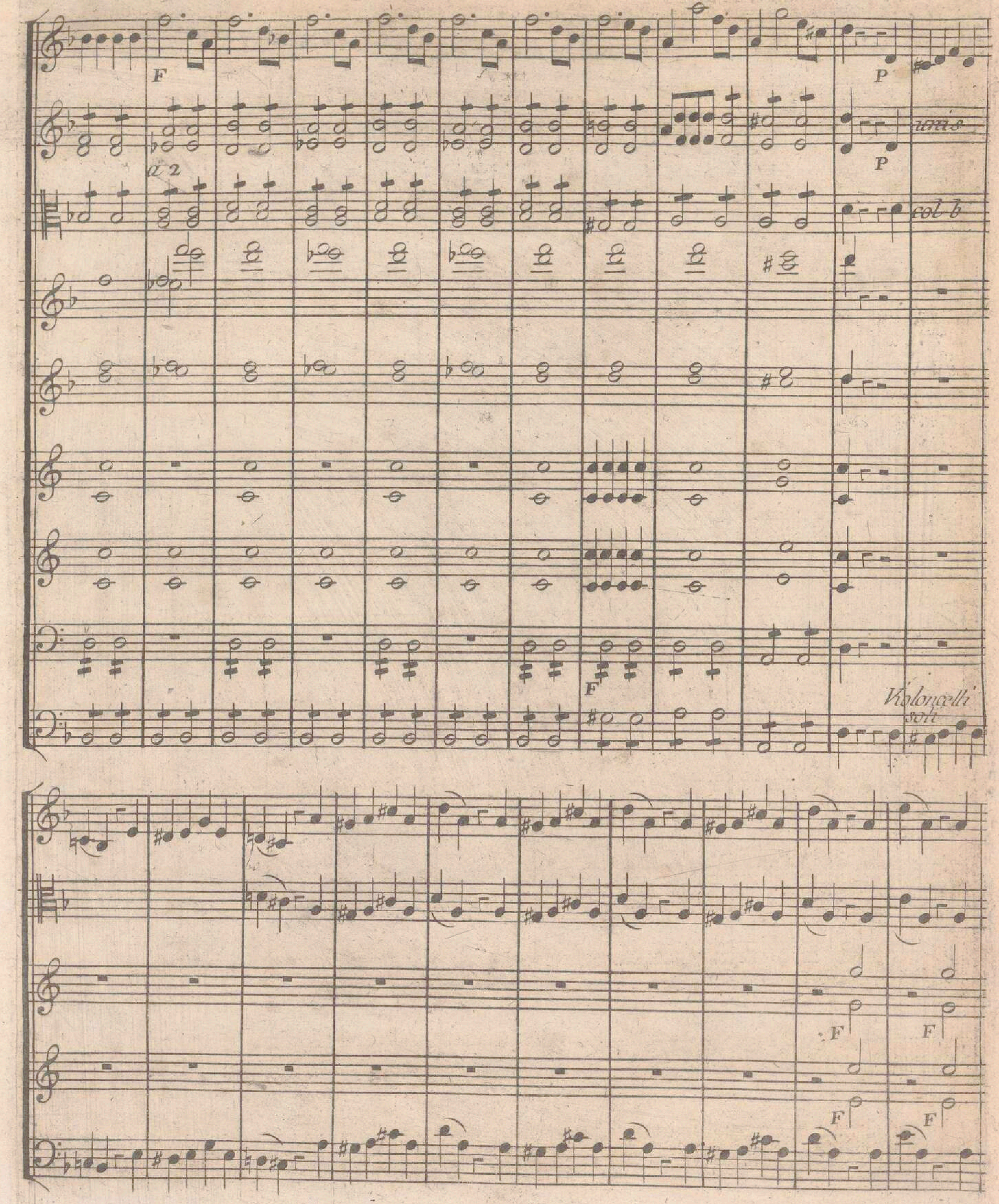
P

P solo

P

P


tr
sf
F
P


F
P
a 2
unis
col b
Violoncelli soli

cres F F F

P cres F F

P cres F F col b

P F

P F

P F

F P F

F P F

F P F

P Viol^s cres F

tutti F F

Contra Bassi. cres

cres

F Claus

LE MAJOR PALMER

ACTE PREMIERE.

Le Théâtre Représente l'intérieur d'un parc. A droite du Spec-tateur, près l'avant-Scène, est un petit parterre fermé par une grille de fer, tenant à une partie du château, ou pavillon; un banc de pierre près la grille.

N.° 1.

SCENE PREMIERE.

Le Général Holbourg, ses Aides-de-Camp, Des Ingénieurs, Officiers de Différens Corps, Cavaliers D'ordonnance.

Air.

Allegro Maestoso

W

Flauti

Clarinetti

Corna in Ut

Corna in Fa

Fagotti

Le Général

Violes col b.

A la gloire tou-

col b

-jours fi-dele le Prussien brave le tré-pas a-mis une Palme nouvelle vous at-

-tend au sein des Com-bats sou-mis a ma voix qui vous gui-de braves a-

FP FP FP FP F

col 1o

col Basso

mas armes vos bras c'est a votre ardeur intrépide à fixer le sort des e-

FP FP FP FP F

FP FP FP

unis

col basso

Fagotti

soli

Violons tuts que l'Ennemi par sa défaite apprenne à vous connaitre en

Bas.

FP FP FP

FP P

FP P

sin et que de l'Europe inquiéte la Prusse fixe le des-

FP P

F FP FP

F FP FP

F

F

solo

col b

tin et que de l'Europe inquiéte et que de l'Europe inquiéte et

F P F P

que de l'Europe impatiente la Prusse fixe le destin la Prusse fixe le des-

tin la Prusse fixe le des-tin à la Gloire toujours fidèle

Timballes (Basse Taille) à la Gloire tou-

le Prussien brave le tré-pas a-mais une Palme nouvelle vous attend au

jours fi-dè-le le Prussien brave le tré-pas a-mais une Palme nouvelle

seins des Com-bats sou-mis à ma voix qui vous guide braves a-mis armez vos

vous attend au seins des Com-bats sou-mis à la voix qui vous guide braves a-

B.U.Ł.

FP FP FP FF F F FP FF F F F F F F F F FF

bras c'est à notre ardeur intré-pi-de à fi-xer le sort des E-tats

-mis armons nos bras c'est à notre ardeur à fi-xer le sort des E-tats

que l'Enne-

avec le Général.

Timballes

FF

FP FP FP FF FF

PP Col 1° P

-mi par sa défaite apprenne à nous connoître enfin et que de l'Europe impu-

P P P P

F F F col b

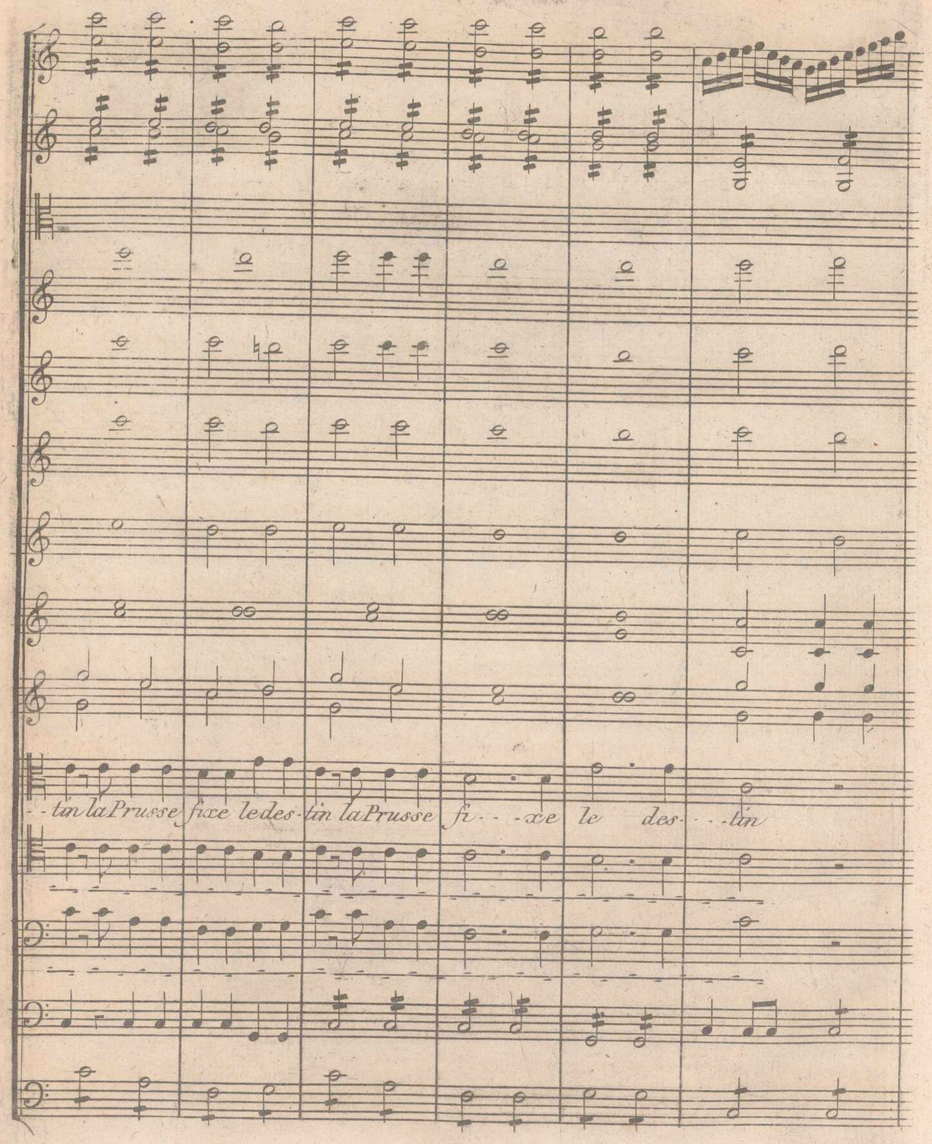
et de la Prusse fixe le des-tin que l'Enne-mi pur sa défaite apprenne à connoître en
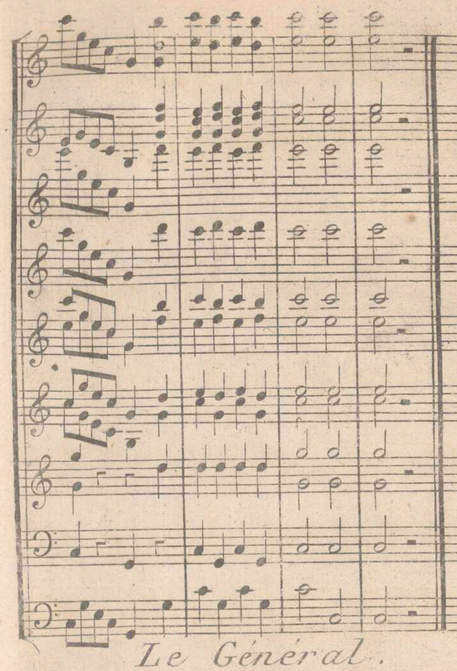
F

PP FF FF col b P FF FF FF

fin et que de l'Europe inquiè-te la Prusse fixe le des-tin la Prusse fixe le des-

P P P P FF





Le Général.

L'ennemi se dispose à passer l'Oder; je le préviendrai. (A l'ingenieur en chef.) Colonel Felsheim, vous avez vu la position où je compte asseoir mon camp; faites sur-le champ vos dispositions, et marquez la place que doit occuper chaque corps: je suivrai vos travaux. (Les ingenieurs sortent.) A un de ses aides de-camp. Monsieur, portez l'ordre à mon lieutenant-général Werner de mettre l'armée en marche demain au point du jour. (Il remet un paquet cacheté à l'aide de camp.) J'attends des renforts de l'armée du Mein: nous attaquerons dès que je les aurai reçus; si le brave régiment de Brown arrive aujourd'hui, comme je l'espère, qu'il me joigne à l'instant; j'en ai besoin pour éclairer le païs. Allez. (L'aide de camp sort. Aux officiers.) Messieurs, j'établirai mon quartier-général dans ce château; il ne m'appartient pas, mais je peux en disposer; je l'ai acheté il y a quelques semaines, pour une dame de Bamberg en Franconie, qui esperoit cacher ici ses chagrins, et finir sa carriere loin du fracas des armes. Je ne prévoyais pas alors que la guerre menaçat la Silesie; l'incendie s'est communiqué du Mein à l'Oder. (Souriant.) Je compte très fort messieurs, que nous mettrons cette propriété à couvert. L'ennemi n'approche pas aisément de ceux que nous protegeons. Madame Blumenthal est reconnoissante; et la reconnoissance des dames donne un prix de plus au laurier... Je croyois la trouver ici, et je vais prendre quelques informations à cet égard. On peut, sans blesser l'honneur, donner quelque chose à l'amitié. Voyez, messieurs, si vous ne pouvez pas être utiles au Colonel Felsheim; ~~je vous rejoindrai dans peu~~.

(Les officiers sortent du même côté que les ingenieurs; le Général, son aide-de-camp et ses ordonnances sortent du côté opposé.

Scène II

Hermagne, M.lle Rondon.

Duo.

Rc 2.

Allegro

W

Violes

Flauto 1.o

Flauto 2.o

Corni in La

Mlle Rondon

Doucement donc Monsieur Hermagne vous faites le fo-lâ-

Sostenuto.

chon Hermagne

déca-de-ment je mar-

Il faut courir à la Campagne suivez monche-re Rondon

cres

solo

rète qui pourroit saurer vos pas

voulez vous qu'en homme honnête je vous présente mon

F

P

P

solo

F

l'excès d'ennui est ad-mi-

bras voulez vous qu'en homme honnête je vous présente mon bras

F

P

tr

rable il vient surtout fort à propos il est tems de faire la aimable à notre entrée dans ce en-

F

F

PP

PP

PP

solo

clos il est tems de faire l'aimable à notre entrée dans ce en clos

point d'humeur pour un ne ma-

PP

Violoncelli

F

F

ser e as seyons nous sur ce Gazon verd et nous ê-tes ma Ber gere et je suis vo-tre Ce-la-

tutti

P

F P

solo

F

P

ah! laissez moi je vous en

don nez vous ê-tes ma Ber gere et je suis votre Ce-la-don

P

F P

F P

F

F

F P

priv e ce ton n'est pas de mon gout, non, non, non, non, fais-sez donc Mon sieur Her-

tout est per-mis à la Cam-

F F P

magne faut il vous le ré-pe-ter fi-nis-sez donc Mon sieur Her-magne faut il

pagne il ne faut pas vous courou-cer tout est per-mis à la Cam-pagne il ne faut

mez f

vous le re-pe-ter je crois que l'air de la Cam-pagne va le faire extra-va-

pas vous cour-rou-cer la paix la paix la paix la

F P

F P

F P

F P

F P

-guer je crois que l'air de la Campagne va le faire ex-tra-va-guer fi-nis-sez

paix la paix mon aimable Compagne apprenez en fin a cé-der tout est per-

F P

P P P

donc Monsieur Her-magne finit il vous le re-pé-ter fi-nis-sez donc Monsieur Her

mis à la Cam-pagne il ne faut pas vous courrou-cer tout est per-mis à la Cam

P

mez f

-magne faut il vous le ré-pe-ter je crois que l'air de la Cam-pagne va le

-pagne il ne faut pas vous courrou-cer la paix la paix la

P

faire extra-va-guer je crois que l'air de la Cam-pagne va le faire extra-va-

paix là paix la paix mon ai-ma-ble com-pagne appre-nez enfin à ce

F P

m.f.

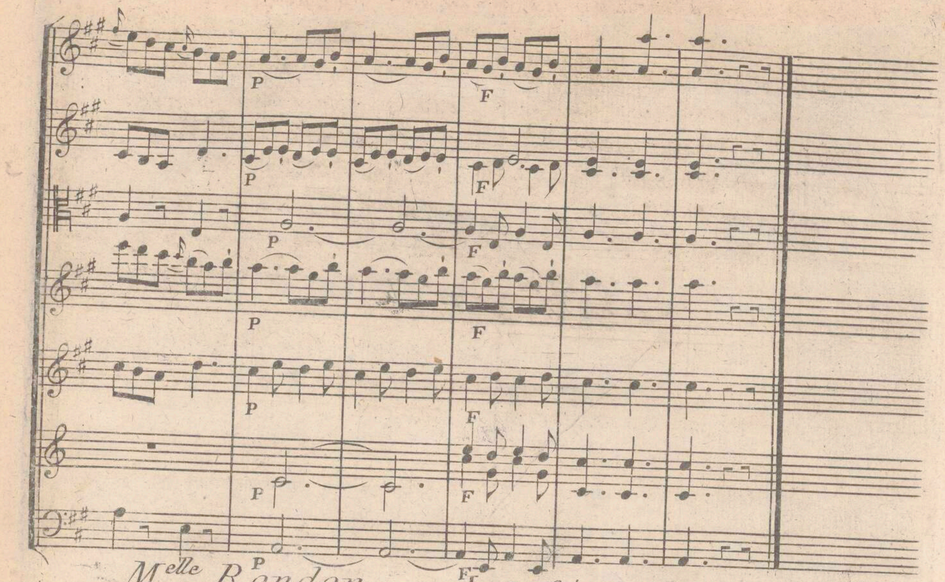
-guer va le faire ex-tra-va-guer va le faire ex-tra-va-guer va le

-der ap-pre-nez enfin à cé-der ap-pré-nez enfin à cé-der ap-pre-

m.f

faire extra-va-guer extra-va-guer extra-va-guer extra-va-guer

-nez enfin à cé-der à cé-der à cé-der à cé-der



Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Vos manières me déplaisent, Monsieur Hermagne, je vous le signifie.

Hermagne.

Votre humeur est toujours la même, mademoiselle Rondon.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Quelle patience il faut que j'aie pour avoir demeuré quarante ans avec vous!

Hermagne.

Il ne m'en a pas fallu, n'est ce pas, pour supporter vos tracasseries continuelles?

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Est-ce vous tracasser, que vous dire que vous auriez pu faire avancer votre voiture jusqu'ici?

Hermagne.

En faisant abattre un pan de muraille, ou en faisant un circuit d'une lieue.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

On en fait deux, s'il le faut, Monsieur le raisonneur; et on arrive commodément et décemment. Une femme de charge, qui vient pour la première fois dans un domaine de madame Blumenthal, et qui se présente à pied, toute en eau, et dans un désordre à faire reculer; c'est épouvantable! Mais laissons cela, et revenons à nos affaires.

Hermagne.

C'est ce que nous pouvons faire de mieux

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Une maison nouvellement achetée

où on arrive aujourd'hui; deux domestiques de confiance, qu'on charge des détails, et qu'on fait partir de la dernière couchée, seulement deux heures d'avance; l'ordre précis de tenir tout prêt pour le moment de l'arrivée, il y a de quoi perdre la tête.

Hermagne.

Pas du tout, pas du tout. Le général Holbourg n'est il pas ici.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Après? Croyez-vous qu'un général prussien se soit beaucoup occupé de ce qui peut être agréable à des femes?

Hermagne.

Nous nous en occuperons, nous. La maison est meublée?

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Il seroit tems d'y penser, n'est ce pas (a part.) Docteur!

Hermagne.

De quoi s'agit-il? de reconnoître les appartemens, les jardins, tout cela n'est ni long, ni difficile.

Mᵉˡˡᵉ Rondon. *s'asseyant sur le banc.*

Vous croyez cela? Vous vous imaginez qu'après avoir traversé ce parc, j'irai trotter de chambre en chambre, sans avoir pris seulement un petit bouillon? Non, monsieur, non, je reste ici; je m'y repose avec plaisir. Ce bosquet est charmant; ma pauvre petite y viendra souvent, j'en suis sure. Mais allez donc, Hermagne allez donc.

Hermagne.

Nous avons du tems pour tout. Madame Blumenthal sera bientôt arrangée et nous aussi.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Mais cette chère enfant, il lui faut un appartement gai, commode, qui soit au rez-de-chaussée, qui ouvre sur un parterre bien clos, sans eaux, sans treillage aux murs; voilà les ordres.

Hermagne.

He bien, cela se trouve, c'est une affaire finie.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Et si cela ne se trouve pas?

Hermagne.

Nous la logerons au premier.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Au premier! au premier! Une fille dans cet état!... Et les croisées?

Hermagne.

On les barrera.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Quand?

Hermagne.

Quand on pourra.

Mᵉˡˡᵉ Rondon.

Et en attendant?

Hermagne.

On la veillera. (Un frappant doucement

sur la joue.) Attendez-moi ici, Mademoiselle Rondon; quand j'aurai vu et jugé je viendrai vous communiquer mon plan. (Il entre dans le pavillon.

SCENE III.

Mlle Rondon Seule.

C'étoit bien la peine de quitter Bamberg, de traverser la Franconie, la Saxe, Lusace, au risque d'être pris dix fois par des partis Autrichiens, pour venir chercher ici le tapage infernal qui m'assourdissoit là bas! Des tambours toujours battans, le Canon toujours ronflant; des Soldats s'exercant, jurant, buvant, se battant, se rengorgeant.) et sans égards pour des femmes d'une certaine façon; voilà ce que nous trouverons en Silésie comme à Bamberg. à la vérité, le général Holbourg ne pouvoit pas prévoir cela. à la verité, madame Blumenthal ne pouvoit mieux faire que de quitter une ville où tout lui rappeloit sans cesse le meurtre de son fils et les premiers malheurs de sa fille, trompée, séduite, abandonnée. Bon dieu, bon dieu! que je me sais bon gré de n'avoir jamais écouté les hommes! j'ai pourtant été jeune et jolie comme une autre mais je vous avois un cœur!.. c'étoit du marbre, du bronze, de l'acier que ce cœur là.

SCENE IV.

Mlle Rondon, Plumper.

Plumper. (s'approchant.)
Que fait la c'te femme? Alle est sans gêne. Dites donc. ma bonne?

Mlle Rondon avec aigreur.)
Ma bonne! ma bonne! Je m'appelle mademoiselle Rondon, femme de charge de madame Blumenthal, qui a acheté cette maison, qui en prend possession aujourd'hui. Ma bonne ma bonne.

Plumper.
Ecoutez donc, je n'ons pas l'art de la divination. J'sis, n'vous en déplaise, maître Plumper, jardinier de c'te maison, d'puis cinquante ans d'pere en fils; j'ons déja parlé à monsieg^r l'général, mais votre protection n'gâtera rien, et j'vous demandons vos bonnes graces, pour obtenir la continuation des fonctions d'not' état. (A part) v'la c'qui s'appelle un compliment ben torné.

Mlle Rondon (a part.)
Ce garçon là n'est pas sot du tout. (Haut) Oui, je parlerai, j'arrangerai cela.

Plumper.
Oui? hé ben, j'allons vous apporter un échantillon d'not' savoir faire; un bouquet d'une grosseur mais d'une grosseur!..

Mlle Rondon.
Garde tes fleurs pour la fille de madame, elle les aime passionnément; elle

en ornera le berceau de son enfant; elle l'en couvrira.

Plumper.
Oh! d'ca, alle n'en manquera pas, miam'selle Rondon.

Mlle Rondon.
Elle aime aussi la musique.

Plumper.
Dame, je n'sommes pas musicien.

Mlle Rondon.
Mais des chansons champêtres, une petite fête...

Plumper.
C'est dit. Une fête comme en donnoit queuqu'fois monsieur Hertzberg, monsieur Hertzberg qui vient d'vous vendre c'château. J'partons pour Breslaw, j'vous amenons des Violons, des trompêtes, des cornemuses, des....

Mlle Rondon.
Tais-toi, tais-toi donc, maudit bavard, il s'agit bien de tout cela. Des chansons simples, tendres, chantées sans art par les enfans de la nature....

Plumper.
Par les miens, mam'selle Rondon.

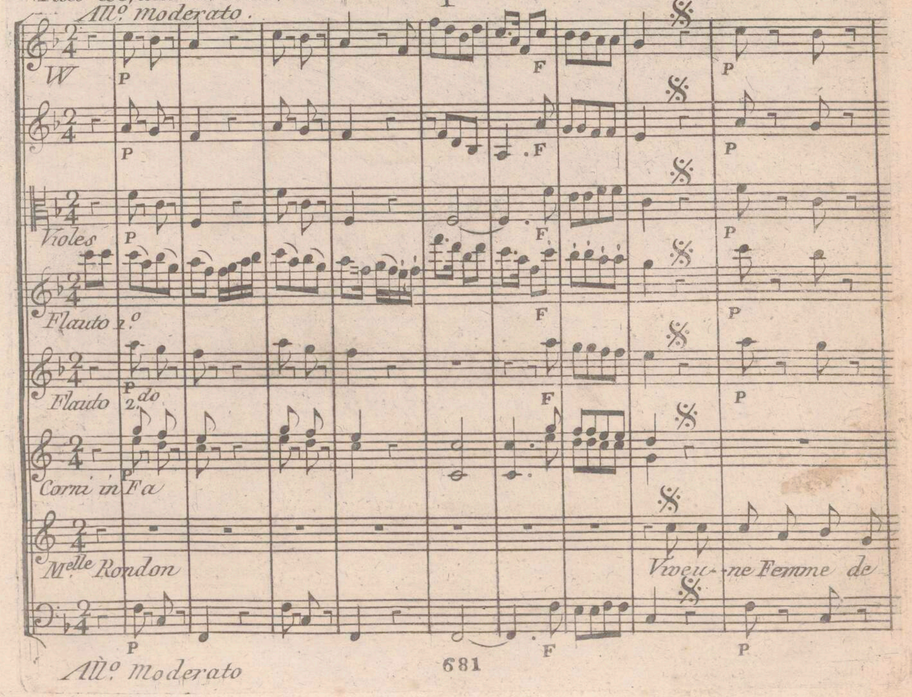
Mlle Rondon.
Une musette, un petit bal..

Plumper.
Oui, eune musette. L'compère Gottz en joue comme un enragé; c'est à faire plaisir. J'allons vous bâcler ça en un clin-d'œil. J'nous mettrons en tête du convoi, et j'dirons à madame Blumenthal, un p'tit queuqu'chose... un petit queuqu'chose, qui li fera p'us d'plaisir que l'bruit du canon, j'vous en reponds, mamselle Rondon.

SCENE V.

Mlle Rondon Seule.

N.° 3.



solo

tè te quel plaisir je me promets il n'est pas de demain fête quand le cœur fait les apprêts

quel plaisir je me promets il n'est pas de demain fête quand le cœur fait les apprêts

comme à la fleur de mon âge je dirigerai ces jeux s'amuser c'est être sage qui sait

jour n'est pas mieux malgré mon âge je dirigerai ces jeux s'amuser c'est être

F P tr

sage qui sait jouir n'est pas moins au son des simples musettes je mêlerai mes accens et leurs

F P

solo

douces chansonnettes me rendront à mon Printems je mêlerai mes ac-

P

tr mf F

cens et leurs douces chansonnettes me rendront à mon Printems me rendront à mon Printems me ren-

FF P tr

- dront à mon Printems me rendront à mon Printems

FF P

Mineur

fin F P F P

fin F P F P

col b

fin

fin

si par avanture on danse je ne pourai qu'applaudir je mar-

fin F P

--quera ai la Ca dence et c'est encor un plai-sir je mar-quera ai la ca-dence et c'est encor un plai-

F P F P F P

F P F P F P

F P F P

--sir messen-ti-mens sont mes guides ma Maitresse applaudira à ces Villageois ti-

Violoncelli soli F P F P

F P

F P

F P

--mides l'indulgence sourira à ces Villageois ti-mides à ces Villageois ti-mides l'indul-

F P

tutti

--gence sourira l'indulgence sourira l'indulgence sourira

SCENE VI.

Hermagne, Mlle Rondon. Hermagne.

Madame Blumenthal n'a pas été trompée. Le général avoit raison de lui écrire que le domaine de M.r Hertzberg lui convenoit. C'est charmant, c'est charmant. Amalie aura un appartement qui semble fait pour la circonstance, il ouvre sur ce petit parterre; et en ôtant la clef de cette grille, il n'y aura absolument rien à craindre.

Mlle Rondon d'un air important. Pendant que monsieur Hermagne a fait ses dispositions, je n'ai pas perdu mon tems; j'ai préparé un impromptu pour vos maîtresses... Vous reconnoîtrez Rondon, mon cher ami.

Hermagne.

Toujours attentive et soigneuse.

Mlle Rondon.

Il faut cela pour plaire à ceux de qui on dépend.

Hermagne.

C'est un art que vous possédez Mlle Rondon.

Mlle Rondon.

Et qui ne vous est pas étranger, monsieur Hermagne. Voici notre monde.

SCENE VII.

Les Précédens, Mme Blumenthal, Le Général Holbourg,

(Son aide-de-camp, ses ordonnances les femmes et les domestiques de Mme Blumenthal.

Le Général.

Vous voilà chez vous, mad.e vous avez un peu marché mais vous avez traversé votre parc, vous avez vu une partie de vos propriétés. Soyez sans alarmes sur les événemens de la guerre. Ce canton sera bientôt couvert par l'armée Prussienne, (a demi voix) et vous ne serez pas exposée ici, comme à Bamberg, à la malignité de certaines gens qui se mêlent de tout, hors de leurs affaires.

Mme Blumenthal.

(Elle veut répondre à l'ouverture du général, et elle marque la contrainte qui lui inspire la présence de ses gens.) Mon cher Hermagne, les voitures doivent être à l'entrée de l'avenue; voyez à les faire remiser. Ma bonne Rondon, ma fille est restée dans cette allée assise au pied d'un vieux chêne: la nourrice est avec elle; mais allez y, ma bonne amie; conduisez-la de ce côté doucement, bien doucement, sans qu'elle s'apperçoive de votre dessein.

Mlle Rondon.

J'y vais, madame, j'y vais (Elle sort (Mme Blumenthal fait un signe à ses gens de s'éloigner. Le général répète le même signe à son aide-de-camp et à ses ordonnances.)

SCENE VIII.

Mme Blumenthal, Le Général Holbourg.

Mme Blumenthal.

Me voilà donc sortie de cette ville qui m'a vu naître, et où je n'ai éprouvé

que des malheurs. Mes enfans, mes chers enfans... L'un est mort dans mes bras, l'autre est perdu sans retour. Qu'il est injuste le préjugé qui flétrit l'innocente victime de l'homme vicieux. Quoi! dans un siècle éclairé, on ne frapperoit pas d'anathème celui qui viole l'hospitalité, qui déchire le cœur d'une mère, qui séduit sa fille, qui tue son fils, et qui abandonne son enfant. ... Ah! mon cher Holbourg!

Le Général.

Celui que vous venez de peindre — est dégradé dans l'opinion de tous les honnêtes gens. C'est sur lui seul que retombe la faute de votre fille. La simple, la respectable Amalie, avoit la douce sécurité de l'innocence, sans doute elle a cru son amant vertueux.

Mme Blumenthal.

Vous ne le connoissez pas. Hélas! si vous l'eussiez vu, il vous eût trompé comme elle. La vertu respiroit dans ses traits, sa bouche en semblait l'organe, son cœur était pervers.

Le Général.

Cessez, ma bonne amie, de vous rappeler ces tristes images.

Mme Blumenthal.

Hé! dépend-il de moi de les éloigner? J'aime à nourrir ma douleur; je me plais à l'exhaler dans le sein de l'amitié; elle m'étouffera, si je voulais la concentrer... Ce Palmer, que lui avions nous fait? Vertu, talens, beauté, fortune, Amalie avait tout, et n'a pu lui inspirer des sentimens honnêtes... Il a dédaigné, il a méprisé mon estime. ... il s'est éloigné après m'avoir privé de mes enfans... mes enfans... mes enfans...

Le Général.

Sortez de cet état violent; songez qu'Amalie n'a plus que vous au monde. Son état exige les soins d'une mère. Vous vous devez à ce faible enfant que vous n'avez pas rejeté.

Mme Blumenthal.

Le rejeter! le malheureux a-t-il demandé à naître?

SCENE IX.

Les Précédens, Amalie, Mlle Rondon, la Nourice.

(Portant la barcelonnette.)

Amalie.

Il est là, vous êtes sûrs qu'il est là?

La Nourice entr'ouvrant le rideau. Le voici.

Amalie, regardant de très-près.) Oui, oui, c'est lui. Gardez le bien; que personne n'y touche... Il dort... Qu'on ne l'éveille pas, qu'on ne l'éveille pas.

Le Général prenant la main de Mme Blumenthal. Venez, ma bonne amie, venez voir le château. Je me rendrai ensuite où mon devoir m'appelle.

Mme Blumenthal.

Avec abandon.) Allons (Avec une sorte de serrement de cœur.) Ma fille, restes tu?

Amalie.

Il dort, il dort... Ne faites pas un mouvement.

M.me Blumenthal, *à* M.elle Rondon *et à la Nourrice :*

Veillez sur elle ; veillez sur ce déplorable enfant.

(Elle entre avec le Général.)

SCENE X.

M.elle Rondon, Amalie, La Nourrice.

Amalie, courant s'asseoir sur le banc

Ici, Nourrice, ici le berceau... plus près plus près encore... contre moi... tout contre moi... A boire... de l'eau... de l'eau... J'ai la bouche brûlante: j'ai la fièvre, je crois (M.elle Rondon lui donne à boire : elle boit avec anidité) Ah ! c'est bon, c'est bon !

M.elle Rondon.

Si Mademoiselle voulait entrer ?

Amalie.

Entrer ? où ? Toujours des prisons... des barreaux qui me froissent la tête... (Fixant la Nourrice avec effroi.) Que me veux-tu, que me veux-tu ?

M.elle Rondon.

C'est la Nourrice, ma chère enfant.

Amalie.

Oui, oui, c'est la Nourrice... je ne puis l'allaiter, moi, mon sein est desséché... Pouvais-je le nourrir de mes larmes ? (A la Nourrice.) Tu es plus fortunée, toi mais tu fus vertueuse.

M.elle Rondon.

De grace, venez vous reposer.

Amalie.

Tu sais bien que je ne repose jamais.

M.elle Rondon.

Hélas ! il est trop vrai.

Amalie, *montrant son fils.*

Il dort, lui, il est innocent.

M.elle Rondon.

Et vous aussi, ma chère enfant.

Amalie.

Et moi aussi, je suis innocente ! ... Ah ! répète moi que je suis innocente.

M.elle Rondon.

Ah ! oui, bien innocente.

Amalie, *à* M.elle Rondon.)

Ma mère approchez-vous... Voyez cet enfant c'est mon sang, c'est le votre, Pardonnez moi, ma mère (Elle tombe à genoux

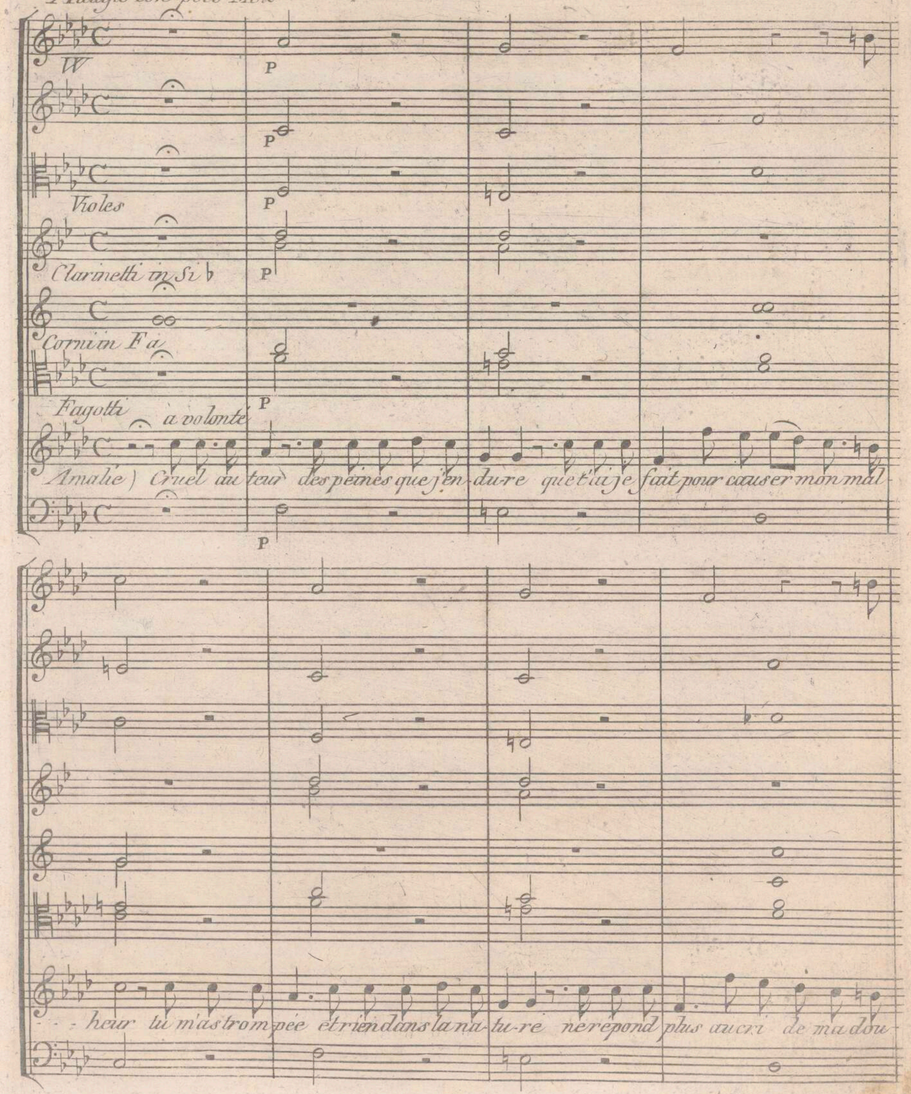
M.elle Rondon, *la relevant.)*

Elle vous a tout pardonné.

Amalie *(retournant à son enfant.)*

C'est Palmer, c'est lui même... Ses traits sont gravés là. (Elle montre son cœur.) J'ai fait autrefois... Si je pouvais me rappeler.... (Elle cherche.) Oui... écoutez, écoutez.

N.° 2.



Mesuré

col b

Clarinetti

Mesuré

- - leur lu sedui- sis ma fa-cile inno - cen-ce ingrat Pul mer je le crus ver-tu-

sf P

Sostenuto

sf P

- - eux et tu me fuis ah! le mal de l'ab sence de tous mes maux est le plus

F P

F P

F P

sf sf

sf sf

sf sf

rigoureux ah! le mal de l'ab senée de tous mes maux est le plus rigou-

F P

col b

F P

F P

F P

F P

F P

F P

F P

F P

F P

col b

- - reux est le plus rigou reux est le plus rigou reux est le plus rigou reux

F P

F P

col b
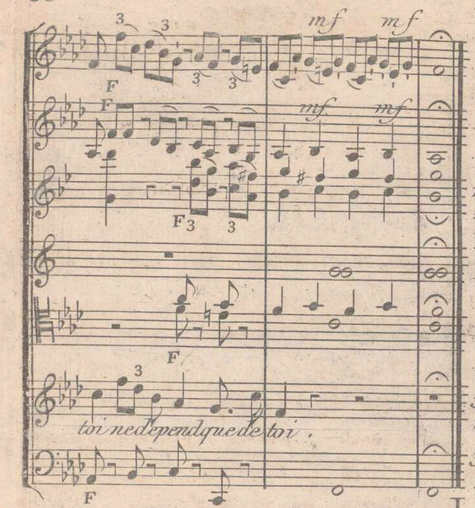
Re-viens cruel re-viens et mon cœur te par-

donne tr ouveras tu qui t'aime comme moi le vrai bon-heur

c'est l'amour qui le donne ah re-viens re-viens ton bonheur ne dépend que de

col b

toi re-viens re-viens ton bon-heur ne dépend que de toi ne dépend que de



SCENE XII.

Les Précédens, Plumper, Des Villageois, Des Enfans.

Plumper.

Ah, vous v'là, m'amselle Rondon, présentez-nous, j'vous en prions.

M.elle Rondon, à Mad. Blumenthal. C'est votre jardinier qui veut vous offrir un bouquet.

Amalie.

Un bouquet! voyons. (Elle prend le Bouquet.) Tes fleurs ont de l'éclat, et j'en ai eu comme elles. regarde-moi maintenant. Vois ces joues cavées, ces yeux éteints... Vois-tu! il ne me connoît plus.

M.me Blumenthal.

Je vous remercie, jardinier.

Plumper. (a part.)

Jardinier! me v'la en place. (Haut.) Je v'nons avec nos enfans et les gens du village, vous dire à vot' arrivée tout uniment ce que j'pensons. 'ous êtes bonne, je le sommes aussi; 'ous aimez l's honnêtes gens, nous de même. J'vous respecterons comme not' mère; 'ous nous aimerez comme vos enfans. (A M.elle Rondon.) C'est ça pas vrai.

M.elle Rondon.

C'est fort bien, c'est fort bien.

Plumper.

J'avons pourtant trouvé ça tout seul.

(Pendant ce qui précede et ce qui suit Amalie a éparpillé le bouquet dans le berceau. Elle prend le plus petit des enfans

SCENE XI.

Les Précédens, Madame Blumenthal, ses femmes Hermagne.

M.me Blumenthal.

Eh bien, mademoiselle, Rondon?

M.elle Rondon.

Assez tranquille, M.me assez tranquille.

M.me Blumenthal.

Amalie? Ma fille?

Amalie.

Oui, je viens de le voir... Là, là... Il m'a parlé, je lui ai présenté son enfant... Il m'aime encore; il se repent. (d'un ton tendre et suppliant.) Palmer! Palmer! (avec effroi.) Où est-il? Je ne le vois plus... Il m'a encore abandonnée! Ah! (un cri douloureux et prolongé.) Ah.

M.me Blumenthal.

Que de maux, ô mon dieu.

l'amène sur le devant de la Scène, et arrange machinalement ses cheveux et ses vêtemens.)

M.me Blumenthal, aux Paysans. Mes amis, nos cœurs s'entendent. Je répondrai à vos sentimens.

Plumper.

Y a encore des couplets; 'ous les trouverez bons, et j'm'en vante!

Hermagne, à M.elle Rondon. Sur-tout si c'est lui qui les a faits.

Plumper.

Non, Monsieur, non pas, s'il vous plaît. L'air est mieux, et les paroles itou; mais i'paroissent faits exprès pour la circonstance.

Amalie.

Enfant, tu es bien beau. As-tu un père?

Plumper.

Oui, Madame, c'est not' dernier.

Amalie.

(S'éloignant de l'enfant.)

Il a un père! il a un père!.. Ils en ont tous. Il n'y a que mon fils... Mon fils! (Elle revient à l'enfant, et l'entraîne au berceau.) Vois-tu cet enfant? il n'a jamais vu son père... (En pleurant.) Il ne connoîtra jamais son père. ... (En sanglottant.) Ses petits bras ne s'ouvriront jamais pour caresser son père. Elle tombe sur le banc. On fait groupe autour d'elle.
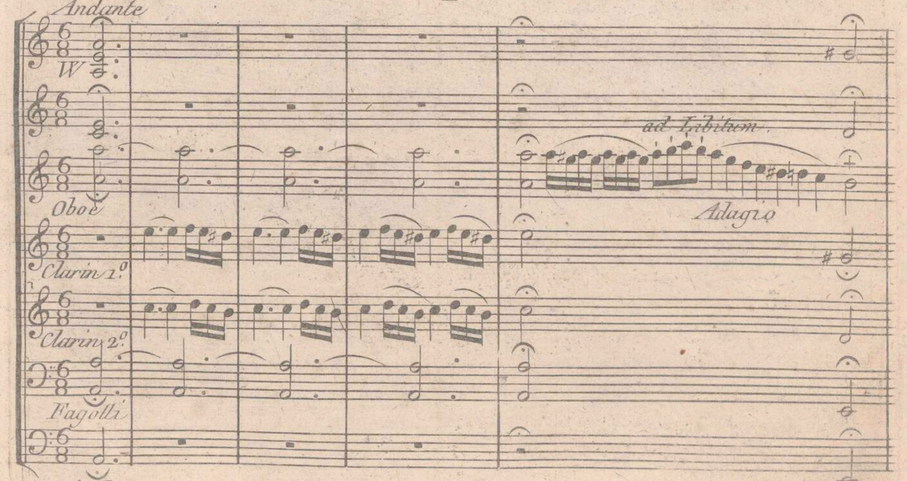
M.elle Rondon.

Chantez, chantez, le chant la calmera.

Plumper.

Allons, Antoni; allons, Cretlle.

N°. 5.



Andante.

Andante con Moto

Violes

col b

Flauti

Oboë

Clarinetti

Fagotti

Ptromper

Les Vents la Grêle et le Tonnerre un jour ravageront nos champs à cet aspect douleur a-

And.te con Moto.

-mere es treint les pauvres Habi- tans bien-tôt las sa son nouvelle ame- -ne gente Pu-

col 2.o

col oboe 2.o

col oboe 2.o

- celle cher chant a ci le ce- ans quel bonheur pour les bonnes gens

Chœur

bientôt la saison nou-

bien tot, sa son nou-

col 2.o

-velle a-mê- -ne gente Pu-cel le cher chant a zi-le cé-ans quel bonheur pour les bonnes

-velle a-mene u-ne

unis

col 2.o

solo

gens

2.e Coup Plumper

En voyant

col b

douleur tant a-mere son cœur tendre est de chi-ré cœur sensible ne dé-li-ber-re a-lors qu'il

est bien pene-tré la belle et on tricheet bonne et tôt l'aima-ble Pa-tone ef-fa-ce

col 1°

col oboe 1°

col oboe 2°

le malheur des tems et con so-le les bonnes gens

la bel-le et on tricheet bonne vrai-

la bel-le riche et bonne vrai-

FF FF P P F P F P F P F P F P

-ment notre Pa-tronne éf-face le malheur des tems et conso-le les bonnes gens

-ment no-tre Pa-tronne éffa-ce le malheur des

FF P

tr F tr tr tr tr

Unis

col Flauto

Mme Blumenthal.

Fort bien, mon ami fort bien.

Plumper.

Oh! Madame, pour ce qui est de la mémoire, je n'en manquons pas.

Mlle Rondon.

Je Chanterai aussi mon Couplet.

(Aux Villageois et à madame Blumenthal.)

F P F F P F

col b

Mlle Rondon 3e Couplet

Des tristes jours de la mi- sere perdez tous le souve- nir tendres soins de cette autre

F P F

Me-re loin de vous vont la bannir bon cœur pare la jeu-nesse il fait

aimer la Vieillesse et lon jou-it dans tous les tems du bien qu'on fait aux bonnes

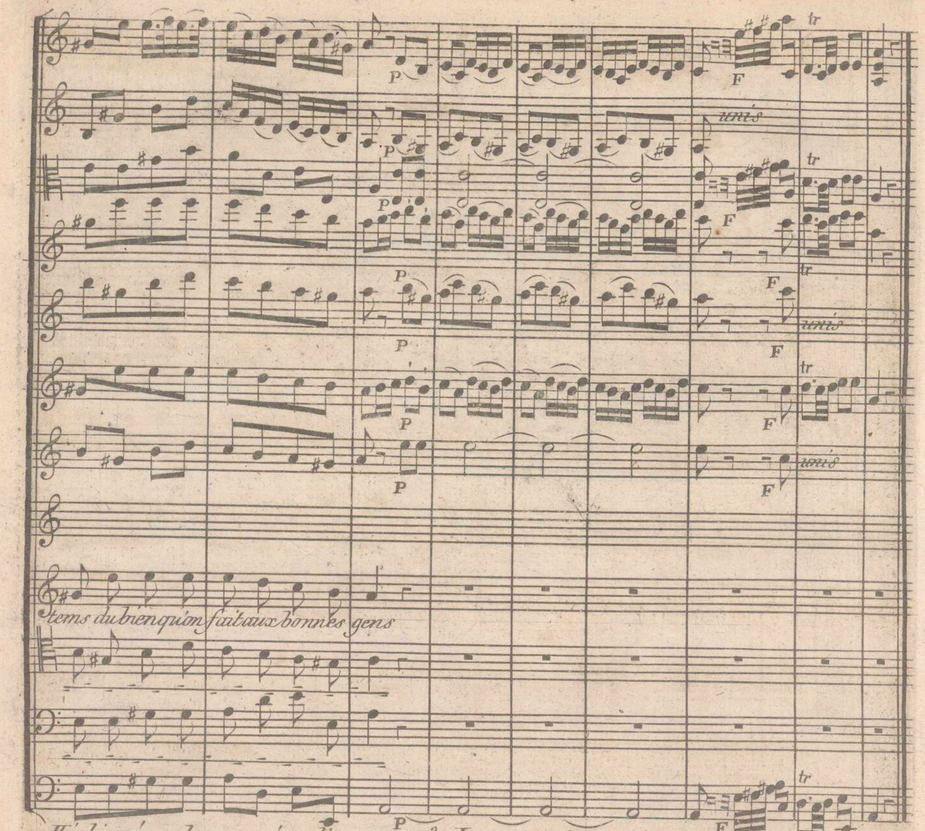
col 1.o

col 2.do

gens

bon cœur pare la jeu-nesse il fait aimer la Vieillesse et lon jou-it dans tous les

bon cœur dans la jeu-nesse bon cœur dans la fait jou-ir



Hé bien! madame, qu'en dites-vous?

M.me Blumenthal *dun air distrait.*

Vive Rondon pour les impromptus.. Donnez cinquante florins. (M.lle Rondon *tire sa bourse.*)

Plumper.

Hé! laissez donc, madame Blumenthal; est-ce qu'on achète l'amitié? Et si elle était à vendre, qu'est-ce qui pourrait la payer? Monsieur Hertzberg n'nous traitait pas ainsi.

M.me Blumenthal.

Prends, mon ami. Ce n'est pas ton affection que je prétends payer; c'est une bagatelle que j'offre à tes enfans

Plumper *recevant l'argent.*

A la bonne heure, et grand merci!

Hermargne.

Hé bien, Plumper, n'y a-t'il point encore quelque choses?

M.lle Rondon.

Mon dieu, de quoi vous mêlez vous? c'est arrangé: on ne peut rien faire ici.

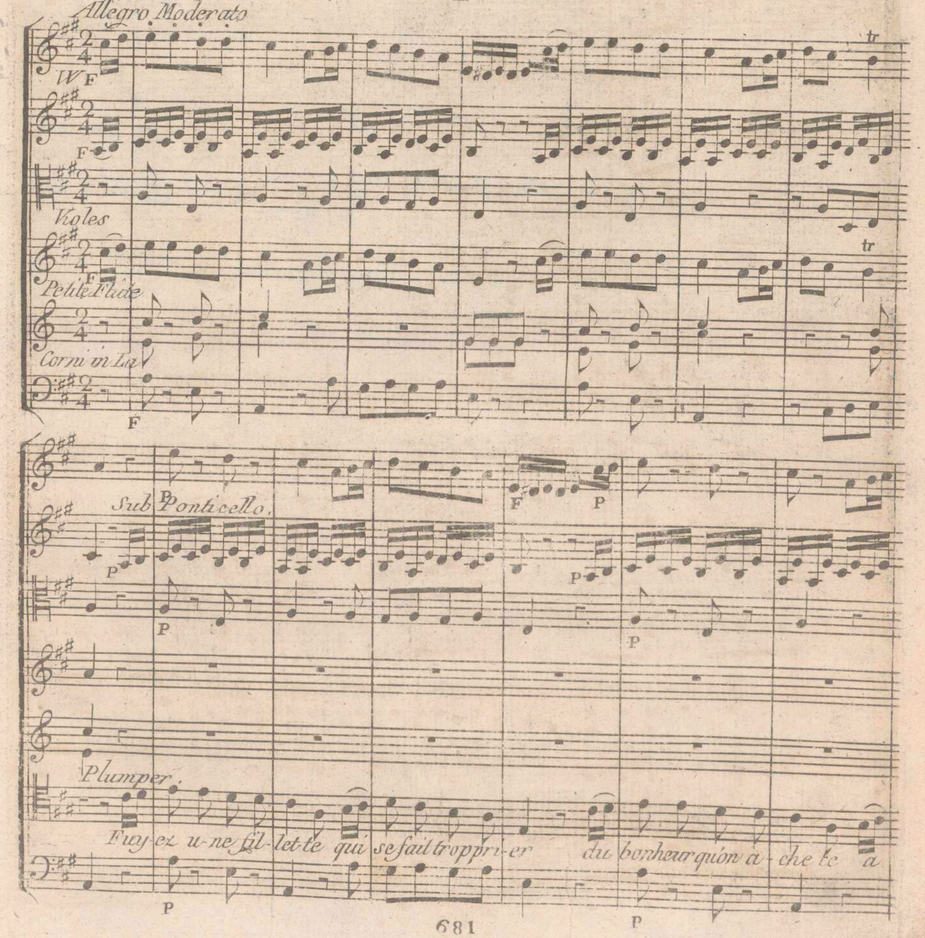
Plumper.

En avant, compere Goltz. Un bruit d'enfer: on abreuvera la Symphonie.

(Pendant le chant et la danse, Amalie se remet par dégrés et devient tout à fait calme. Sa mere et ses femmes la conduisent dans le pavillon.

Ronde.

N: 6



tr

chez vous de fi-er heureux qui toujours danse et ban-nit le cha-grin au

PP

PP

Diable la constan-ce et vi-ve le bon vin ce-le-bron le Bour-gogne le

P

le 2.e 3.e et 4.e Couplet commence ici

F

F

F

pè-re du dé-sir il nous rougit la tro-gne et nous porte au plai-

F

F

F

solo

F

solo F

F

solo

F

solo

F

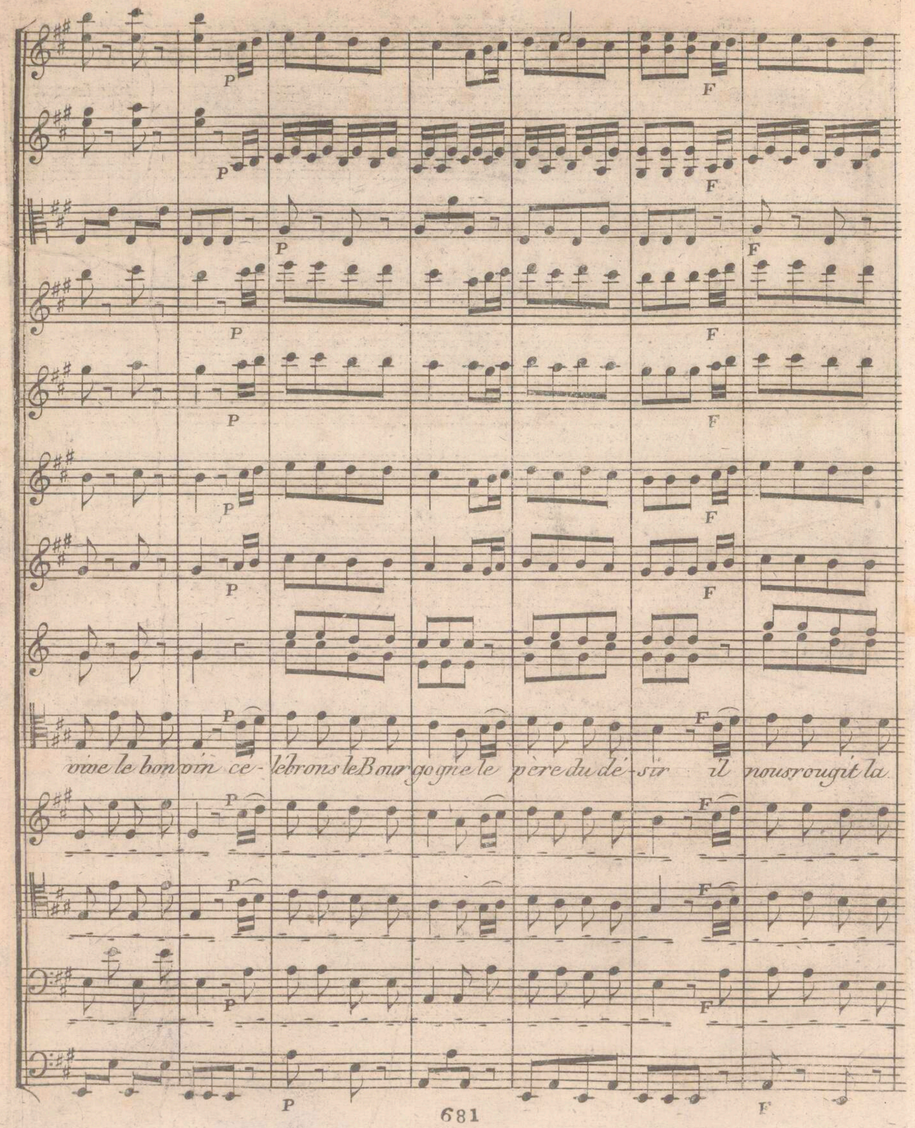
F
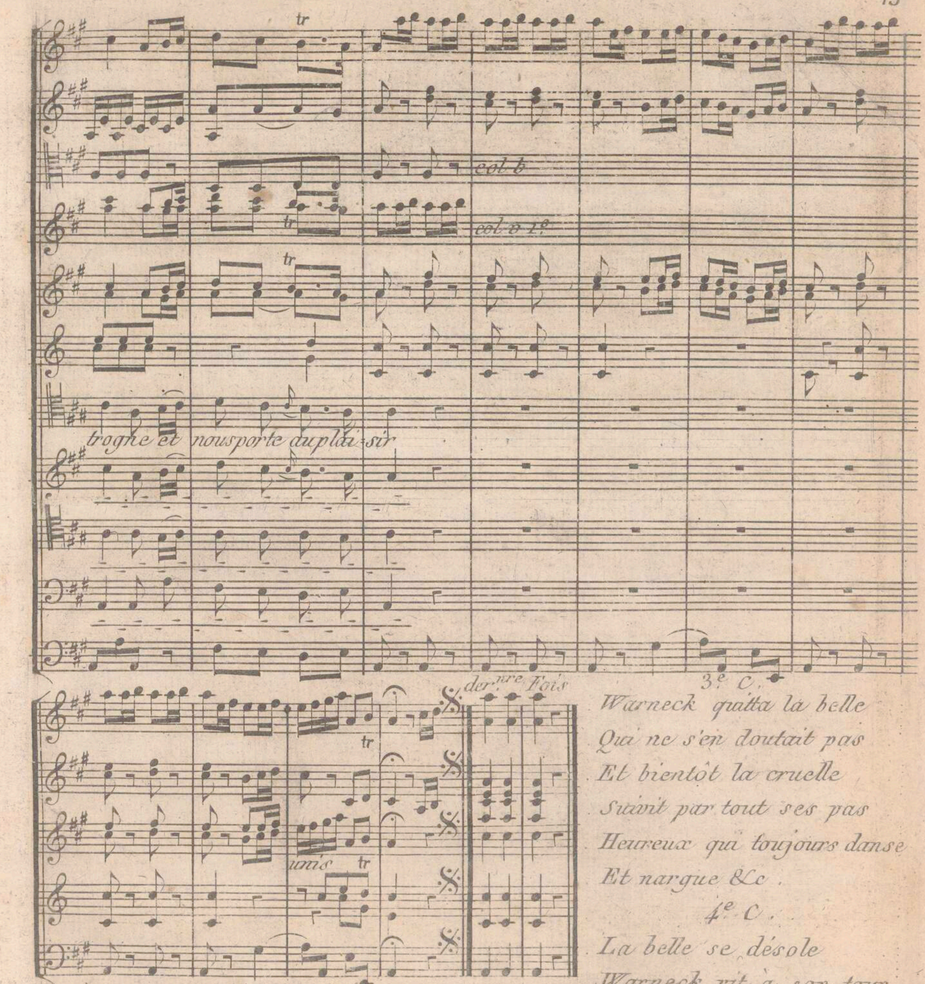
F

sir. heureux qui toujours danse et bannit le cha-grin au diable la cons-tance et

F

le Chœur Bis pour le 4.e Couplet.





(2e C.) Warneck d'amour fidele
Long-tems fut dévoré
Et pour prix de son zele
Un autre est preferé.
Heureux qui toujours danse
Et nargue &c.

3e C.
Warneck quitta la belle
Qui ne s'en doutait pas
Et bientôt la cruelle
Suivit par tout ses pas
Heureux qui toujours danse
Et nargue &c.

4e C.
La belle se désole
Warneck rit à son tour
Il a changé d'idole:
Bon vin vaut mieux qu'amour
Heureux qui toujours danse
Et nargue &c.

n.° 7.

ACTE II.me

(Même décoration. La nuit pendant tout l'Acte.)

Scene Iere

Le Major Palmer, Brandt.

Andante Sostenuto.

W P mf F P Staccato F P

Alto stacc.

Violes col b

Flauti Sostenuto P mf F P

Corni

Palmer — Avançons avec prudence sur-tout é-vi-tons le bruit ci regne le si-

Brandt. — avançons sur-tout é-vi-tons évitons le bruit

- lence et le calme de la nuit

regne le calme de la nuit — c'est du sein de nos dis-graces que vient

sostenu.

col b

qui peut effa-cer les traces des fur jours de la fu-reur les ta-

souvent le bonheur c'est du sein de nos dis-graces que vient souvent le bon-heur les ta-

sosten.

Fz Fz Fz Fz

-lens l'esprit les gra-ce sont en-proie à la douleur ou pourrai je être tranquille il n'est

-lens l'esprit les gra ce savent pardon-ner l'erreur cette re-traite tranquil- le vous pro

Fz Fz P Fz

Fz Fz P Fz

plus pour moi du si le l'espoir est loin de mon cœur ou pourrais je être tranquille il n'est

met un star à-zi-le cet espoir charme mon cœur cet-te retraite tranquille vous pro

tr

Fz Fz Fz F F F F F F F F

Fz Fz Fz F PF PF PF

plus pour moi du si le l'espoir est loin de mon cœur non pour moi

et un star à-zi-le cet es-poir charme mon cœur pour-sui-vons

F F F F F F F F

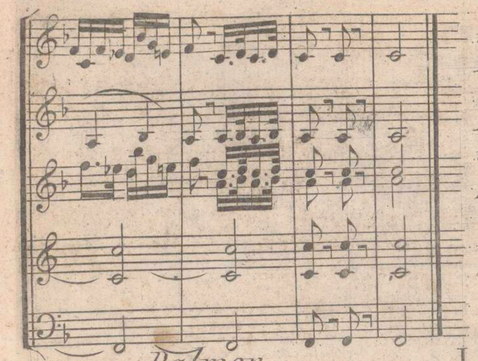
col b.

F P F F F F

P F

jamais d'azi-le le re-mords pour suit mon cœur

ce doux a-zi-le vous rendra la paix du cœur



Palmer.

Malheureux Palmer! que de peines! que de fatigues! trente lieues à pied, sans oser s'arrêter dans la plus simple chaumière, sans pouvoir reposer sa tête, sans espoir d'un plus heureux avenir!

Brandt.

Que diable, Monsieur, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Le passé n'est plus; l'avenir n'est pas encore; occupons-nous du présent. Au fait: nous voilà arrivés; voyons le parti qu'il nous faut prendre. Sachons d'abord si M. Hertzberg est chez lui. Nous tâcherons ensuite de nous introduire sans être apperçus des domestiques. N'est ce pas cela?

Palmer.

Oui, brave homme; mais j'exige que tu me quittes à l'instant que tu retournes dans tes foyers. Mon ami ta prié d'être mon guide, tu l'as promis; tu as acquitté ta parole: cela suffit, retourne, te dis-je, et laisse moi seul à mon malheur.

Brandt.

Vous laisser! vous laisser! vous ne connaissez pas le vieux hussard Brandt! J'ai quinze campagnes sur le corps, entendez-vous, monsieur? La faim, la soif, le canon, rien ne m'a fait reculer d'un pas; je vous prie de le croire. Et je craindrais de m'attacher à un homme comme vous! il n'y a pas huit jours que je vous connais, et je vous aime... comme j'aimais mon général. Vous êtes malheureux! Vous ne savez pas ce que peut le malheur sur ce cœur-là. Vous laisser! vous laisser! ça ne sera pas vrai, pas d'ça, monsieur pas d'ça.

Palmer.

Non, tu ne me sacrifieras pas les jours paisibles qui te sont encore reservés. Je serais lâche d'y consentir.

Brandt.

Je serais un de vous abandonner, et sarpejeu je suis incapable d'une bassesse. Savez-vous si ce monsieur Hertzberg pourra, ou voudra vous garder long-tems; si demain vous ne serez pas obligé de chercher une autre retraite? La compagnie d'un vieux soldat est souvent bonne à quelque chose. En un mot, comme en cent, j'ai pris mon parti, et je n'en démordrai pas. Je vous servirai malgré vous, ou le sabre à la main, si vous voulez me faire cet honneur là.

Palmer.

Tu es honnête, et je ne crains pas de confier mon secret. C'est le seul

moyen de te détourner d'un dessein que tu as conçu sans me connoître, et dont tu rougiras quand tu m'auras entendu. Non, tu n'associeras pas ton sort à celui d'un criminel que l'échafaud attend.

Brandt (mouvement.)

Sauf votre respect, monsieur, (portant la main à son bonnet,) c'est faux. Avec une figure comme celle-là, de la douceur, de la patience, de l'honnêteté, on serait un... Ça ne se peut pas, monsieur, ça ne se peut pas.

Palmer.

Ecoute, et frémis. J'arrive à Bamberg avec le régiment de Brown, dont j'étois major. (Brandt lui fait une profonde révérence.) Je suis logé chez une femme respectable, dont je tairai le nom. Elle me reçoit, elle m'accueille; elle a une fille charmante; pour prix des bontés de la mere, je méditai la ruine de son enfant; et j'eus l'affreux bonheur de la consommer. Amélie avait un frère, jeune, aimable, plein d'honneur et de courage: il me surprend avec sa sœur; il me provoque; il m'entraine dans un endroit écarté: il m'attaque nos épées se croisent; il tombe baigné dans son sang. Le spectacle de ce jeune homme mourant, l'idée d'une mère désespérée de la perte de ses deux enfans, le trait poignant du remords, tout me trouble, m'égare. Je m'éloigne à grands pas; je marche au hasard; je sors de la ville; je m'enfonce dans une forêt. J'y passe deux jours à pleurer, à me repentir. Une maison se présente; j'entre excédé de fatigue et de besoin; j'apprends que le jour même de ce malheureux combat, l'ennemi a fait un mouvement, que le régiment de Brown a donné et qu'il a fait des merveilles... Le régiment de Brown!... mon régiment!... Et je n'y étois pas! Que te dirai je enfin? J'apprends qu'un conseil de guerre m'a condamné à mort, comme déserteur de mes drapeaux. Depuis ce moment, je suis égaré, errant, fugitif. A peine ai je passé deux jours dans un asyle, que la crainte m'en fait chercher un autre. La crainte! eh! la vie n'est elle pas un opprobre pour qui a perdu l'honneur? L'homme est né pour finir. Malheur à celui qui a vecu trente ans sans avoir appris à mourir une seconde! Cette réflexion me sera toujours présente; et si Hertzberg ne peut me cacher sans se compromettre, si mon signalement a été envoyé jusqu'ici, je me résigne je pars, et je vais subir mon arrêt.

Brandt.

Monsieur le Major, vous avez fait de grandes fautes; mais tout se répare à votre age.

Palmer.

Le crime ne se répare jamais.

Brandt.

Tout se répare, vous dis je, à force de vertus. Vous n'avez plus votre tête; la mienne, à toute sa vigueur: écoutez-moi. Vous avez été bien avec une jolie fille; il n'y a pas là de quoi se désésperer. Vous avez tué son frère, c'est un malheur, mais, après tout, c'est sa faute. On commence par s'expliquer avec un homme; mais le M.r s'emporte, veut se battre, on à d'ca (montrant son cœur.) on accepte la partie; on lui passe son épée à travers du corps; ce sont ses affaires. Le régiment de Brown a donné, et vous n'y étiez pas; voilà le diable, j'en conviens. Il faut un coup d'éclat pour éffacer cela, et je vais vous le proposer. L'ennemi n'est pas loin, et notre armée n'est qu'à quelques lieues d'ici. Marchons droit de ce côté; enrôlons-nous dans le premier Bataillon: en avant et tête baissée, allons réparer vos torts, ou nous faire tuer comme d'honnêtes gens. Voilà la fin qu'il peut flatter un brave homme. Mais l'échafaud. Fi donc, monsieur le major, fi donc. Il faudroit n'avoir plus de sang dans les veines.

Palmer.

Mon ami, mon respectable ami, cette idée me rend à moi même, et je la saisis avec avidité... N'entends-je pas du bruit?

SCENE II.

Les Précédens, Plumper, (Dans le fond, un fusil à la main.)

Plumper.

(à demi voix.)

A la parfin, j'crois que j'tenons ces jaseux qui avont escaladé le parc, et que je suivons depuis une heure. (Couchant Palmer en joue.) Arrête, ou c'est fait de toi.

Brandt.

(Il a remonté le Théatre. Il prend d'une main Plumper par les cheveux, et levé de l'autre le sabre sur lui.) bas les armes, ou je te coupe en deux.

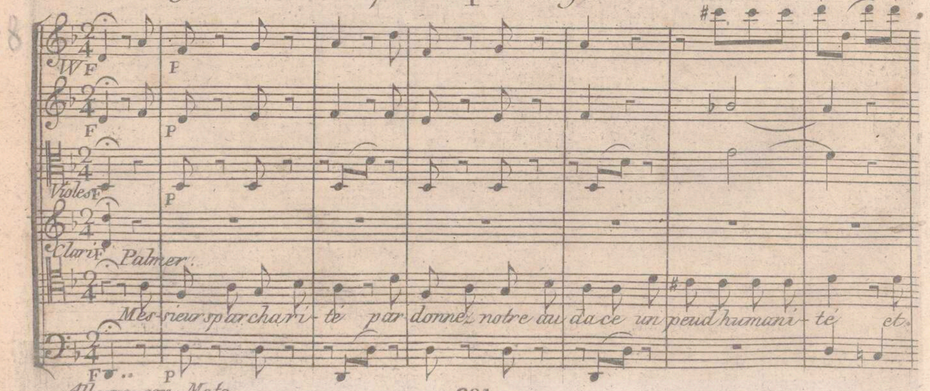
Plumper.

Au secours!

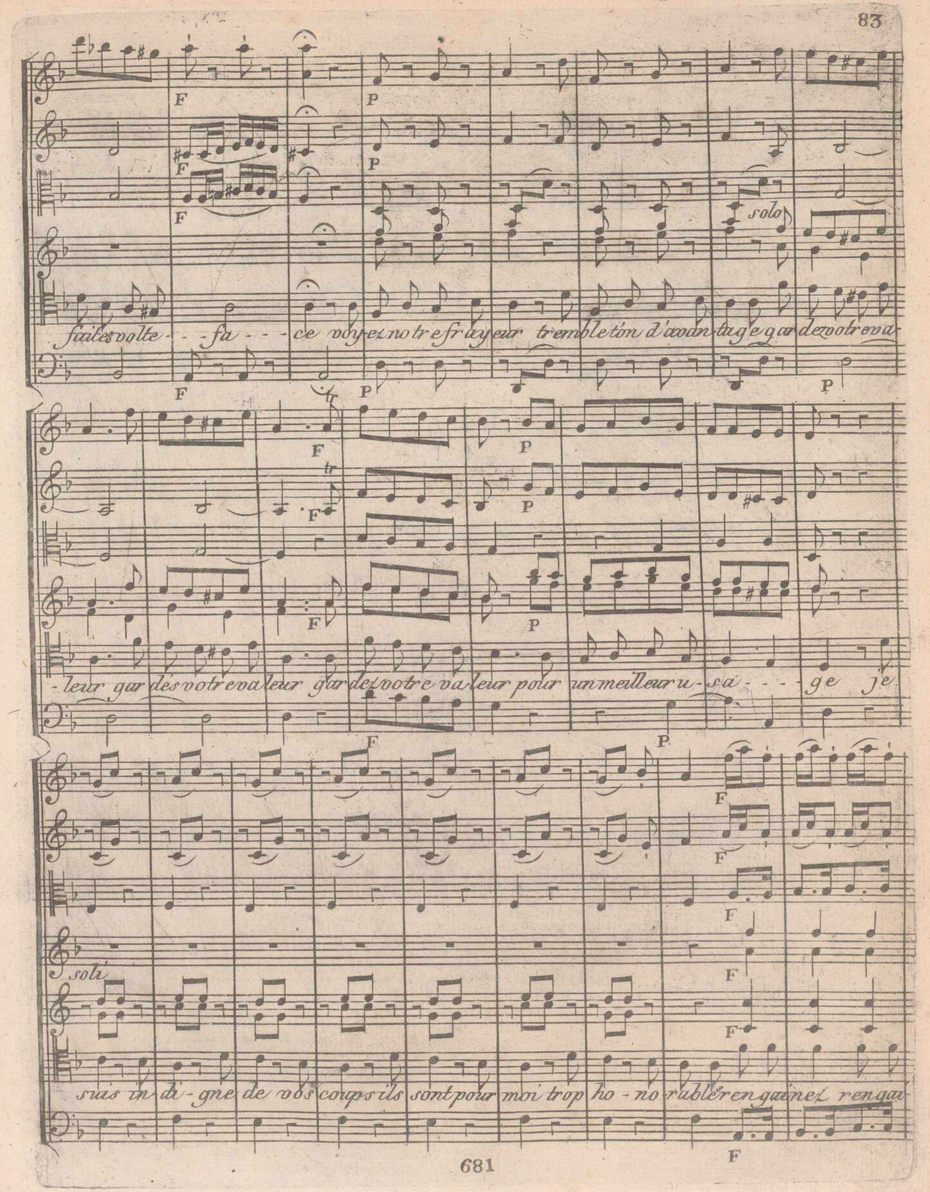
Brandt. (lui ôtant son fusil.) Silence, ou tu es mort.

Plumper.

J'ons fini.



Allegro con Moto



P

P

P

nez et contentez vous de m'envoyer à tous les Diables et contentez vous de m'envoyer à

P

F

P

F

P

F

P

F

tous les Diables ah! ah! ah Messieurs voyez notre frayeur tremble t'on d'avan-

F P

F P

F P

F P

F P

tage gardez votre valeur gardez votre valeur gardez votre valeur pour un meilleur u-

tr F P

F tr P

F P

ge gardez votre valeur gardez votre valeur gardez votre valeur pour un meilleur u-

F P

F P

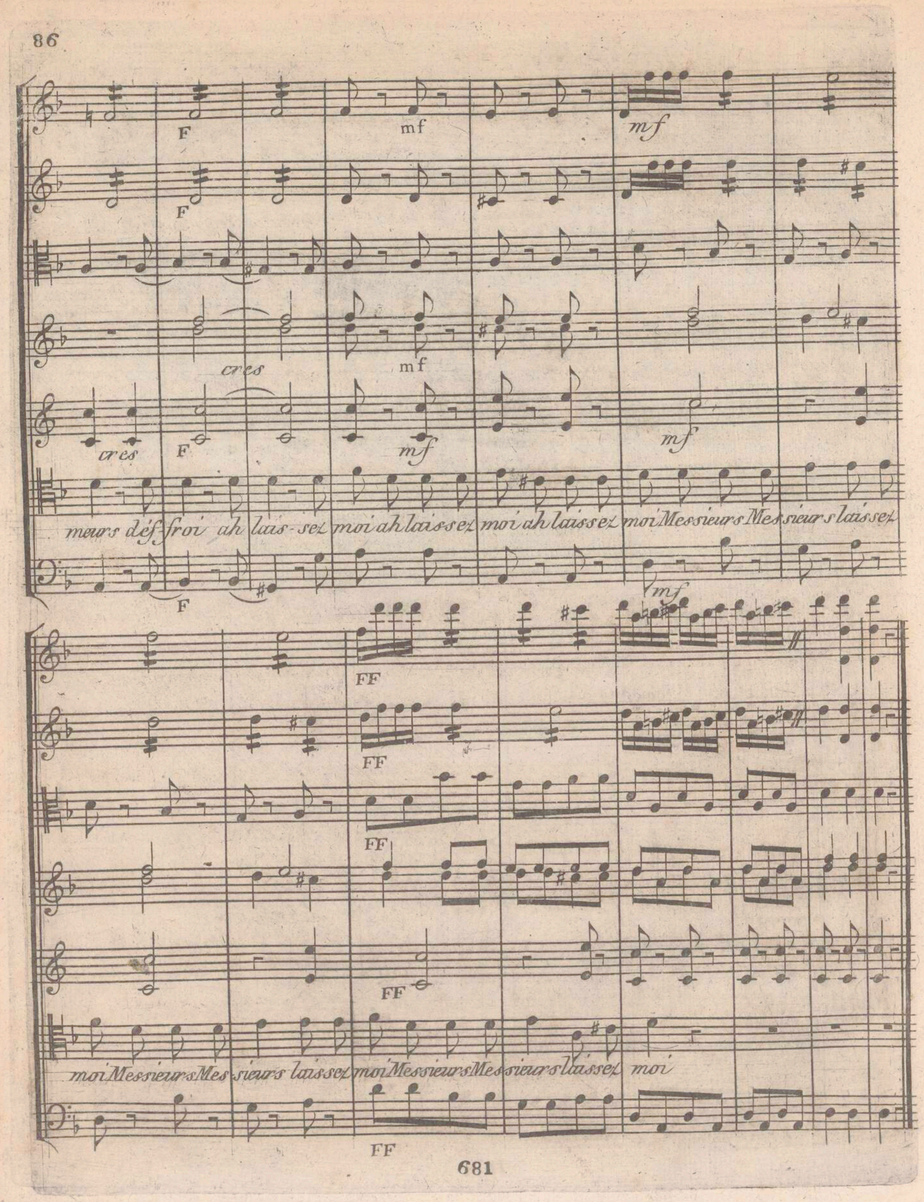
F P

F P

cres

su--ge je meurs de frai ah laissez moi, ah laissez moi ah laissez moi je

F P



Brandt.

Disparais, faquin; tu n'es qu'un poltron

Plumper. (sortant.)

C'est ce que je vous disais, mes bons messieurs.

Palmer. (le ramenant.)

Un moment. Es tu attaché à la maison?

Plumper.

Sauf vot' grace, j'en sommes l'jardinier.

Palmer.

Tu nous suivais?

Plumper.

Oui, d'loin.

Palmer.

Et tu nous as entendus?

Plumper.

Non, dont j'enrage; car i'a toujours à profiter dans la conversation d'honnêtes gens. (à part) Ce sont des voleurs.

Palmer, à Brandt.

Je crois qu'il est inutile de dissimuler davantage.

Brandt.

Je ne voit pas d'inconvenient d'aller au fait.

Plumper. (à part.)

Ils vont se déboutonner.

Palmer.

Mon ami, conduis-nous à l'appartement de monsieur Hertzberg, sans que personne nous apperçoive, et compte sur ma reconnoissance.

Plumper.

(à part) Ah! nous y voilà. (Haut.) Messieurs, mes bons messieurs, chassez c'te mauvaise pensée là; c'est l'diable qui vous souffle. (à Palmer.) Un beau jeune homme comme vous, faire un vilain métier comme ça! on n'finit pas toujours comme l'bon larron.

Palmer.

Mon ami, tu es dans l'erreur; nous ne sommes pas ce que tu penses.

Plumper.

Sauf l'respect que j'vous dois, ça n'est pas trop clair. Connoitre les tenans et l's aboutissans d'une maison, venir avec d's armes roder sous les fenêtres, après avoir escaladé les murailles au biau mitan de la nuit; vouloir s'faufiler dans un appartement incognito; ça n'est pas trop clair, mes bons messieurs, ça n'est pas trop clair.

Brandt.

Tais-toi. Tes réflexions me déplaisent.

Palmer.

Marche devant, et conduis-nous à l'appartement de Hertzberg.

Brandt, (le poussant.)

Hé! vas donc, bavard éternel.

Plumper, (tombant à genoux.)

Au nom de dieu, mes bons messieurs, écoutez-nous. M. Hertzberg n'est pas

ici. Il a vendu c'château a eune brave dame, qui dort tranquillement dans son lit, et ce serait conscience de l'i couper la gorge l'jour d'prise d'possession.

Palmer avec un profon soupir.)
Hertiberg n'est plus ici!

Plumper.

Non; mais en recompense, j'avons le général Holbourg, des officiers, des cavaliers...

Palmer, s'écriant.)
Le général Holbourg!

Brandt à Palmer, à part.)
Vous le connaissez.

Palmer, à part.)
Non; mais le Colonel Brown le connait beaucoup, et je crains...

Plumper, à part.)
J'crois, ma fine, qu'is avont peur à leux tour.

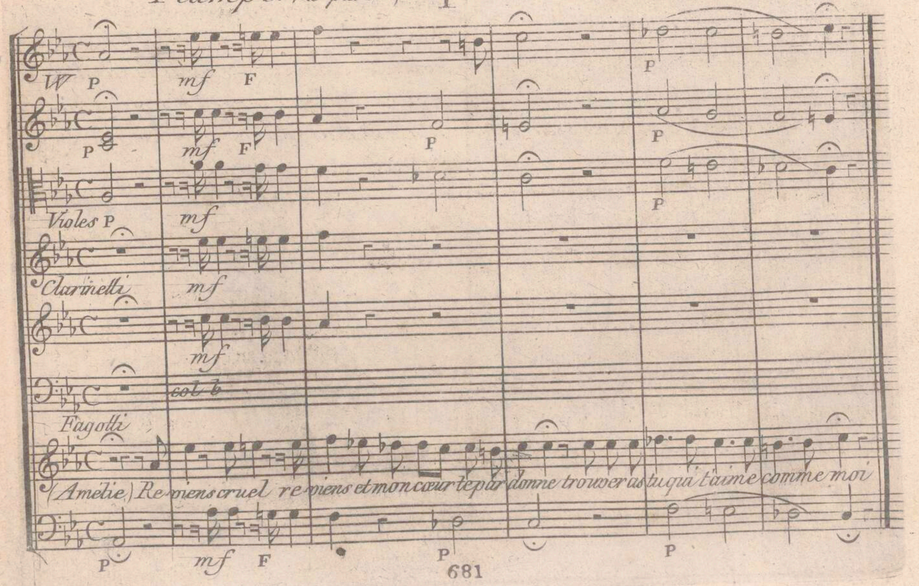
Palmer, à part.)
Brandt, tu te rappelles ce que tu viens de me proposer. Partons mon brave camarade.

Brandt (haut.)
Partons. L'honneur vous appelle, et la gloire vous attend.

Plumper à part.
La gloire! i'a queu qu'autre coup à faire dans l'voisinage.

Brandt, à Plumper.)
Ouvre les portes, mets-nous sur la grande route, et retire-toi.

Plumper.
Bien volontiers, messieurs, et que le ciel vous conduise (Ils vont pour sortir. On entend chanter dans le pavillon.



(Palmer s'est arrêté, et a indiqué qu'il reconnait cette voix.)

Palmer, hors de lui.)
C'est Amalie! c'est Amalie! (Il court au pavillon, il est arrêté par la grille, et revient à Plumper.) Tu es le jardinier de la maison; tu dois avoir une double clef de ce parterre. Donne-la moi, donne-la moi.

Plumper.
Vous la donner! vous livrer notre jeune maitresse!

Brandt, lui appuyant le fusil sur l'estomac.
La clef, ou je te brûle.

Plumper.
(Sans mouvement, laissant tomber la clef.) La voila.

Palmer.
Voici ma bourse. (Elle tombe par terre. Palmer ramasse la clef, et courant à la grille:) Brandt, je n'ai rien à te recommander. (Il entre.)

Scene III.

Plumper, Brandt.

Plumper, à part.)
Tout leux convient à ces gens là. Celui-ci ressemble comme deux gouttes d'eau au valet de chambre d'un possédé.

Brandt, ramassant la bourse.)
Hé bien, tu vois qu'avec de boñes façons on fait de nous tout ce qu'on veut. Tu nous crois de mauvaises intentions, et nous venons t'enrichir. (Il lui présente la bourse.)

Plumper.
Gardez, gardez c't argent là; i'm'porterait malheur.

Brandt.
Hé garde le toi-même, puisque monsieur Palmer te le donne.

Plumper vivement.)
Monsieur Palmer! L'amant... L'père ... L'mari de mam'selle Amalie? Qu'eu diable aviez-vous besoin de venir, m'faire un tas de contes à dormir d'bout? On sait ben qu'un jeune homme peut être amoureux (il prend la bourse.) Qu'un jardinier peut avoir des profits; on s'parle dans la vie, et on n'brûle pas un homme comme un paquet d'allumettes. J'allons avertir madame Blumenthal du retour de monsieur Palmer; car enfin....

Brandt.
Veux-tu que je te donne un bon conseil?

Plumper.
Avec reconnaissance.

Brandt.
Vas te coucher; il est tems.

Plumper.
Cependant not' devoir....

Brandt, le menaçant.)
Pas de raisons; tu sais que je

ne les aime pas.

Plumper.

Mais voyez donc comme il s'enflâme! Je m'en vas; je m'en vas. (A part, en sortant.) Après tout n'y a pas grand risque à les laisser ensemble.

SCENE IV.

Brandt. (seul.)

Il a pris l'argent; il a intérêt à se taire. D'ailleurs, il a peur, il s'éloigne... Voilà une rencontre bien inattendue et qui pourrait amener un grand changement dans la position du Major... Un frère tué, ce jugement du conseil de guerre.... Non, je ne vois pas de moyens de....

SCENE V.

Brandt, Palmer.

Palmer, (sortant du pavillon, hors de lui.)

Est ce un songe, est-ce une réalité? Je l'ai vue... Je l'ai vue, les cheveux épars, les vêtemens en désordre, l'œil fixe, le teint livide... Il est donc vrai que le crime ne reste jamais impuni! Ce n'est qu'une ombre, et cette ombre me poursuit.

SCENE VI

Les Précédens, Amalie

(S'avançant d'un pas grave, un flambeau à la main.

Palmer.

Vois-tu.... vois-tu.... voilà ma victime. Mes cheveux dressent sur ma tête (d'une voix plus faible.) mon sang se glace... N'importe, j'approcherai. (Il va à Amalie, et lui saisit le bras.) Non, ce n'est pas un être fantastique: c'est une femme.... C'est sa taille, ce sont ses traits, défigurés, presque méconnaissables... Amalie, Amalie, est-ce toi?

(Amalie fixe Palmer, et rit long tems aux éclats.) C'est-elle, c'est elle. En quel état, grand dieu!

Amalie.

Que me veux-tu? Que me veux tu

Palmer.

Mourir à tes pieds de repentir et d'amour.

Amalie.

Mourir! On souffre, on pleure, on ne meurt pas.

Palmer.

Tu ne me connais plus!.: C'est lui.... C'est moi, c'est Palmer qui te parle.

Amalie.

Non, non, il n'y a plus de Palmer.

Brandt.

Que prétendez vous? Cette femme est insensée, oubliez la.

Palmer.

L'oublier! L'oublier, dis-tu! Sa ruine, ses tourmens, sa démence, tout cela est mon ouvrage; et je l'oublierais. (Lui saisissant la main.) Ma chère Amalie.

Amalie laissant tomber son flambeau. Laisse moi... Me laisseras-tu?... Tu es un homme; je te hais, je te déteste... Ce sont ces caresses perfides qui m'ont abusée (A demi voix d'un ton de confidence.) Je l'adorais; il est parti: je le cherche le jour, je l'appelle la nuit; il ne revient pas; il ne reviendra jamais. (Montrant son cœur.) C'est là qu'il m'a frappée: depuis ce tems, je me consume, et je ne puis guérir.

Palmer.

Malheureux!

Brandt.

Monsieur le Major, retirons-nous.

Palmer.

Le premier supplice d'un criminel est le spectacle des maux qu'il a causés. J'aurai l'affreux courage de supporter celui-ci. Je resterai.

Brandt.

Dans quel dessein?

Palmer.

Je n'en ai encore aucun.

Brandt.

Nous serons surpris.

Palmer.

Que m'importe?

Amalie effrayée.)

Surpris!.. Par qui?.. Je me sens mal, bien mal... Sans cet enfant, je te dirais: délivre-moi de ce souffle de mie prêt à s'échaler, et qui m'est insupportable. Mais j'ai un enfant... j'ai un enfant.

Palmer.

Un enfant! tu as un enfant! où est il? Que je le voie que je l'embrasse.

Amalie.

Jamais, jamais. (En confidence.) Je crains les projets parricides de Palmer. Je le cache: oh je le cache soigneusement!

Palmer.

Je veux le voir, je veux le voir.

Amalie, (reculant vers la grille.)

N'approche pas, n'approche pas.

Palmer.

Je le verrai, te dis-je. S'il faut subir mon jugement, s'il faut mourir enfin, j'aurai du moins été père un moment, (avec la plus grande sensibilité.) J'aurai joui d'un instant de bonheur.

Amalie, tombant en travers de la grille.

Tu es père, et tu veux m'ôter mon fils. Ah! ah! (cri prolongé.)

SCENE VII.

Les Précédens, Mlle. Rondon Domestiques, portant des flambeaux allumés.

N°. 15.

Allegro Animé

W F

uns

Violes F

F

Fliauti

F

Obvë et Fagotti et Clarinetti

F

Corni in Ut.

Corni in Mi♭

Mlle Rondon et les Femmes

A tonmenace ses jours au se-cours vite au se-

les Domestiques et Basse T.

F

FF

FF

cours cet En-fant me de ses per e dans quel é-tat la voi-là a la Chambre de la

P

P

P'

seule

Mre auplutôt conduisez lu voudriez vous bienme di-re tapalgeurs in-per-ti-

P

F

FP

FP

F

F

F

F

nens Ciel apeine jeres pi-re c'est Pal-mer. Palmer cé-ans

F FP

P

P

Palmer Mlle Rondon

Oui c'est lui même oui c'est lui même sur-prise ex-trême ah malheureux quecher chez

P

FF

FF

FF

col Flauto

vous dans cette triste re-traite votre rage après tant de coups n'est el-le pas s'a-ssu-

FF

fa- - te

jeviens de le voir cet ob- jet cé- les- te jour de de ses pou- spectacle fu-

- - ne ste jour de dés es poir, spectacle fu- neste par- tons par- tons é- - loignons

par- tez par- tez é- loi- gnez

Bravade

vous par tez par- tez é- loi- gnez vous

cruels a- mis qu'exigez vous le

nous par- tons par- tons é- loignons nous

Violoncelli soli

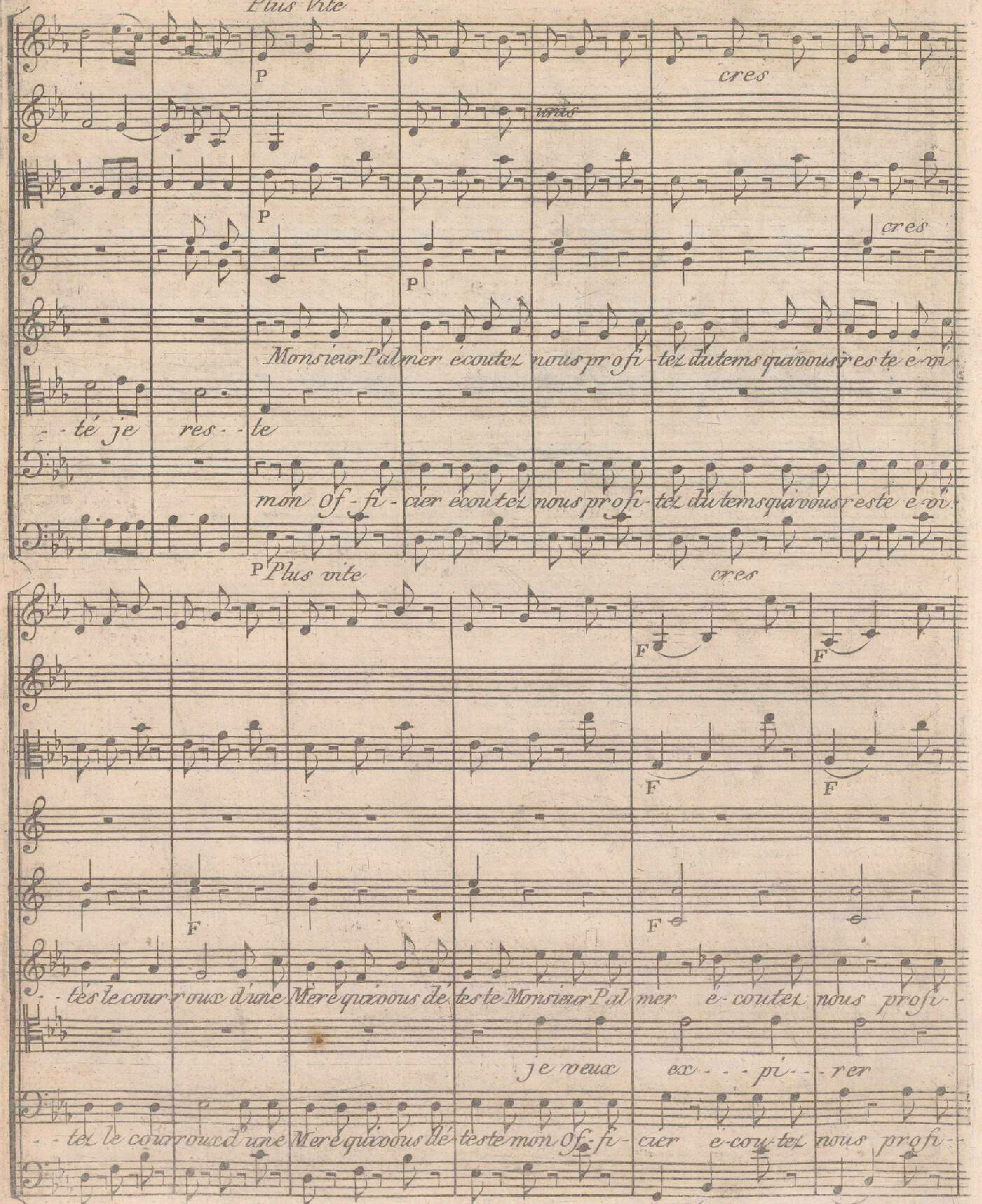
Ciel en fin se mani fes- - te je suis a- mant je suis é- poux le sort en est jet

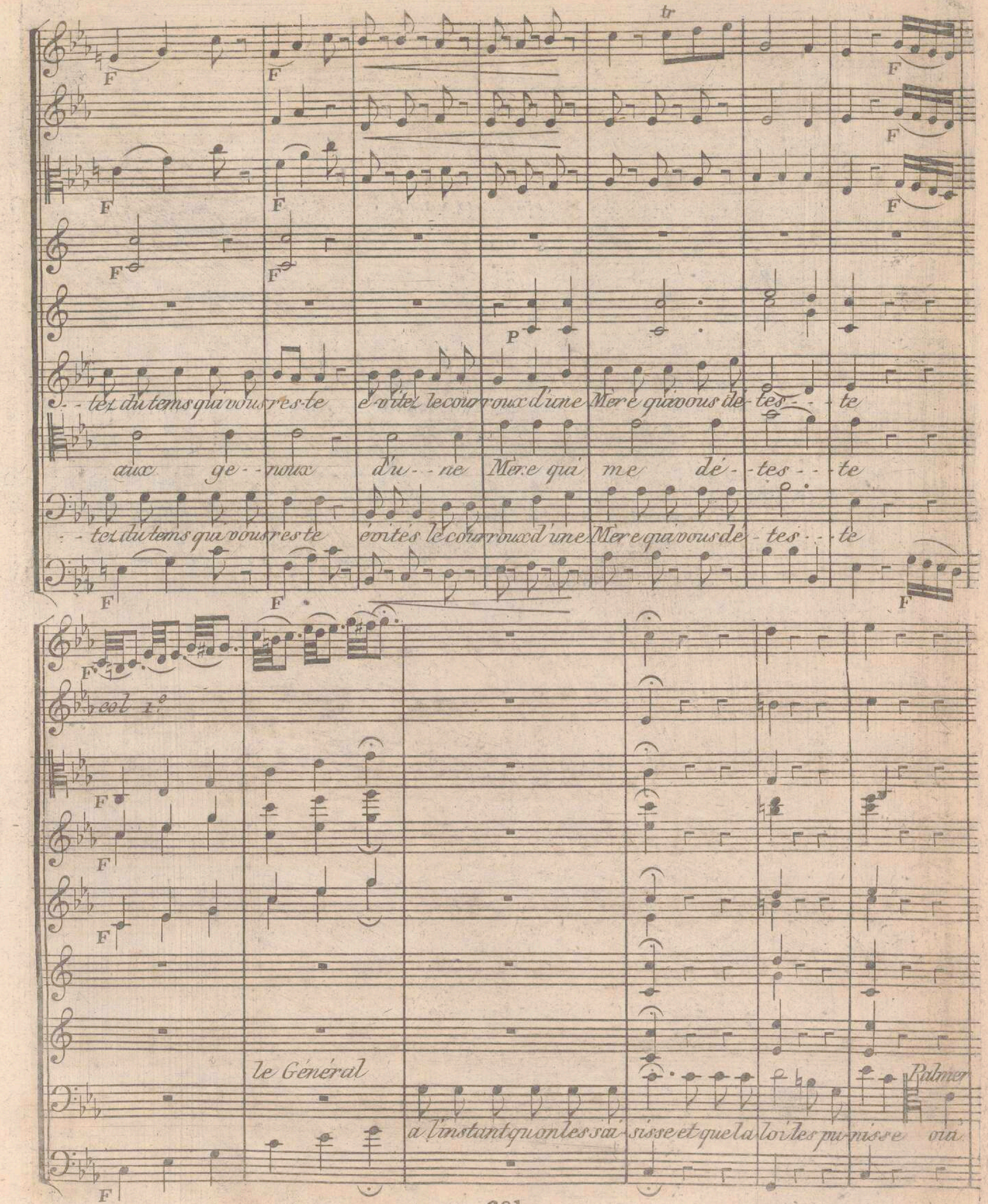
soli

tutti

Violoncelli soli

tutti


Plus Vite
cres
unis
cres
Monsieur Palmer écoutez nous profitez du tems qu'à vous reste e-vi-
-té je res-te
mon Of-fi-cier écoutez nous profitez du tems qu'à vous reste e-vi-
Plus vite
cres
-tez le courroux d'une Mère qui vous déteste Monsieur Palmer é-coutez nous profi-
je veux ex-pi-rer
-tez le courroux d'une Mère qui vous déteste mon Of-fi-cier é-cou-tez nous profi-


-tez du tems qu'à vous reste évitez le courroux d'une Mère qui vous dé-tes-te
aux ge-noux d'u-ne Mère qui me dé-tes-te
-tez du tems qu'à vous reste évitez le courroux d'une Mère qui vous dé-tes-te
col 1°
le Général
à l'instant qu'on les saisisse et que la loi les punisse
Palmer

Mme Blumenthal.

oui je l'ai trop mérité frappez rendez moi justice eh quoi dans ta perversité tu

briser jusqu'à ma Colère j'égalerai ta cruauté crains crains le désespoir

voix

col b

pour dune Mère infidelle infidelle éloigne

Barbare barbare éloigne

je suis infidelle je suis infidelle mon repentir

s'il fut infidele s'il fut infidele son repentir

toi fuis de ces lieux é-loi-gne toi ton vil as- - -pect

- - - tir mon sort af- -freux mon re-pen- tir peuvent trou- - -ver

tir son sort af- -freux son re-pen-tir l'ex-cu- - -se- - -ront

ton vil as- -pect bles-se nos yeux in-fi-dè-le in-fi-

ton vil as-pect bles-se nos yeux bar-ba-re bar-ba-re

peuvent trou- -ver grace à vos yeux je suis in-fi-de-le je suis in-fi-

l'ex cu-se-ront à tous les yeux s'il est in-fi- -de-le s'il est in-fi-

Basso

FF

- de-le é-loi-gne toi fuis de ces lieux é-loi-gne toi ton

- de-le mon re-pen- tir mon sort af- freux mon re-pen- tir

- de-le son re-pen- tir son sort af- freux son re-pen-tir l'ex-

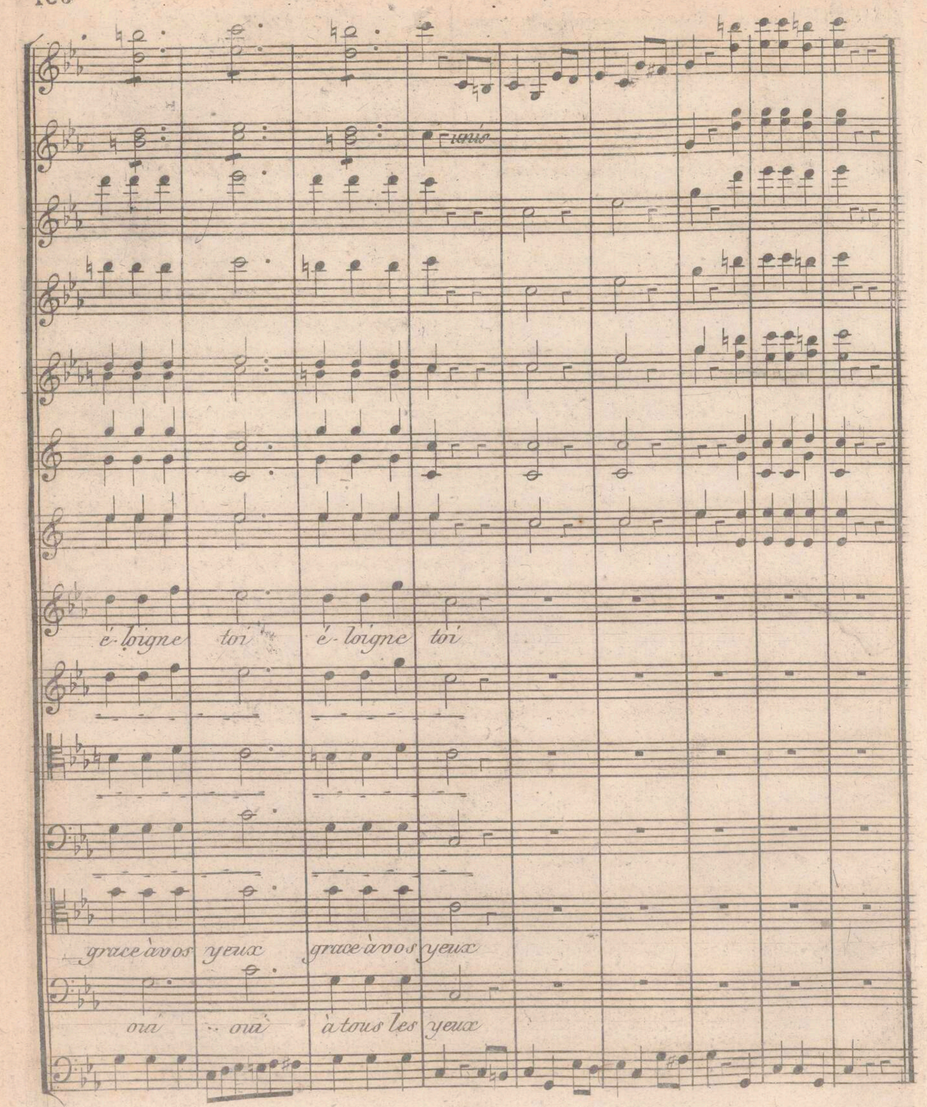
FF

vril as-pect ton vril as-pect bless e nos yeux é-loi-gne toi

peuvent trou-ver peuvent trou-ver grace à vos yeux peuvent trou- -ver

- cu- -se-ront l'ex cu-se-ront à tous les yeux l'ex cu-se- -ront

F



Mme Blumenthal, à Palmer.

Otez vous de devant moi. Je ne puis vous envisager que mon cœur ne se brise. Laissez moi, laissez moi.

Le Général.

Soldats, faites éloigner cet homme. (Les ordonnances font un mouvement.)

Palmer.

Un moment, de grace, un moment. Vous ne me direz rien que je n'aye entendu dans le fond de mon cœur; mais j'ignorois que je fusse chez vous; je n'ai pas prétendu violer votre asile.

Mme Blumenthal.

Que m'importent vos intentions en ce moment? Vous m'avez mise au point de n'avoir plus rien à craindre de vous.

Palmer.

Ecoutez moi, je vous en supplie. Je viens de revoir cette femme qui me fut si chère, et que j'ai déshonorée.

Le Général, avec indignation.)

Que vous avez déshonorée! Un enfant, qu'un lâche assassin égorge, tombe sous le couteau, et meurt sans infamie.

Palmer, avec force.)

Enfin, je viens de la voir. Ses malheurs, son enfant et mes crimes... tout sembloit nous lier par les nœuds les plus forts... Je voudrais, caché dans un desert, au fond d'un antre souterrein, arracher à la terre les plus misérables alimens, mirre au moins sans remords.

Le Général.

Madame, ce jeune homme n'est plus à lui. Sa tête est exhaltée, sa raison s'altère. Allez près de votre fille; laissez-moi avec lui.

Mme Blumenthal, à Palmer.

Je rentre. Si le désordre de vos idées est l'effet du tableau déchirant que vous venez d'avoir sous les yeux; si vous gémissez sincerement des malheurs où vous avez plongé une triste famille, je ne dois plus vous haïr, et ce sentiment pénible n'est pas fait pour mon cœur. Mais rien ne me déterminera jamais à vous voir, ni à vous entendre. Ma fille est perdue et pour vous, et pour moi. Il me reste un enfant que j'adopte, et que je saurai dédommager du malheur de sa naissance et des fautes de son père.

(Mlle Rondon et les domestiques rentrent avec Mme Blumenthal. Brandt sort sans être remarqué.)

Scene X.

Palmer, Le Général, Cavaliers d'ordonnance.

Le Général.

Si je n'écoutais que l'indignation que vous m'inspirez, je vous ferais arrêter à l'instant, et je vous livrerais à la sévérité des lois. Mais de tels moyens sont indignes d'un officier, et un éclat ne ferait qu'a-

-jouter aux chagrins de Madame Blumenthal. Remettez-vous, monsieur, du trouble où vous êtes, et répondez moi. Vous ignoriez, dites vous, que vous fussiez chez madame Blumenthal: quel espoir maintenant vous porte à y rester?

Palmer.

Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère. Permettez que je voie mon enfant; unissez-moi à sa malheureuse mère, que j'emporte le titre d'époux, et je mourrai moins infortuné. Vous êtes l'ami, le conseil de madame Blumenthal; secondez moi, protegez moi; je vous le demande à genoux.

Le Général.

J'ai vieilli dans le métier des armes et je suis peu fait aux intrigues d'amour. Mais il me semble que le sort d'Amalie et le votre sont irrévocablement fixés; l'infortune pour elle, et les remords pour vous. Quoi! vous seriez l'époux d'une fille avec qui vous ne pouvez former qu'un hymen moral, inutile à tous deux! Vous lui presenteriez une main fumante encore du sang de son frere! Vous pourriez éxiger que sa mere se condamnat à finir ses jours avec l'auteur de sa misere! Reflechissez, monsieur; écoutez la raison, abjurés des chimeres.

Palmer (avec une fureur concentrée.)

L'homme sans passions consulte les convenances et calcule ses démarches. Le malheureux n'écoute que son cœur, n'a que lui pour guide, ne connait qu'un but et ne s'en écarte pas. C'est sur l'infortune même d'Amalie que j'ose établir mes droits. Elle a un fils, et je suis son père. Qui osera m'arracher cet enfant que je réclame? Qui osera le priver de mes caresses, dont je brûle de le couvrir. lui ravir l'état social que je lui dois, et que je veux lui donner?

Le General.

Est il digne d'être père, celui qui ne connait que l'attrait du plaisir et qui le satisfait sans pudeur? Le père véritable attend son enfant comme un bienfait du Ciel, la prodigue, après sa naissance, sa tendresse et ses soins, cultive sa raison et forme son cœur. Est ce à ces traits, Monsieur, que vous pouvez vous reconnaitre? vous avez proscrit votre fils dès le sein de sa mère, vous l'avez livré à la merci de parens indignés, qui pouvaient le méconnaitre: jouet méprisable des passions, quels droits avez vous conservés dans la société? Vous voulez être père aujourd'hui: qui me répondra que vous le voudrez demain? Votre âge est celui des erreurs; le mien est celui de la prudence; écoutez son langage, et soumettez vous.

Palmer.

Ainsi donc tout s'accorde pour rassembler sur moi seul tous les maux qui peuvent accabler un mortel! Mon désespoir, mes prieres ne peuvent vous

attendrir! Vous m'accusez d'avoir trahi la nature; c'est vous qui la méconnaissez!

Le General, (d'un ton menaçant.)

Monsieur!

Palmer.

Craignez un homme qui ne connait plus que ses fureurs. Je deviendrai plus criminel encore, et c'est vous qui l'aurez voulu.

Le General.

Vous oubliez à qui vous parlez.

Palmer.

Vous m'en avez donné l'exemple.

Le General.

Je réprimerai cette audace.

Palmer, (découvrant sa poitrine.)

Voila mon sein, frappez; je bénirai le coup qui finira mes malheurs. (Après un tems.) Vous n'osez percer ce cœur, et vous n'avez pas craint de le désespérer!

Le General.

Pour la derniere fois, éloignez-vous, je le veux, je vous l'ordonne et malheur à vous, si vous osez désobeir.

Scene XI.

Les Precedens, Brandt.

Brandt, (accourant plein de joie.)

Bonne nouvelle, bonne nouvelle, mon général, bonne nouvelle; l'ennemi approche à grands pas; ses tirailleurs ne sont pas à une demi-lieue; les habitans des villages voisins fuyent le petit paquet sous le bras: ah! ah! messieurs de l'Autriche, nous brulerons encore quelques cartouches ensemble. J'aime la poudre, moi, j'ai-

me la poudre. (Il feint d'en respirer l'odeur.

Scene XII.

Les précédens Les Ingénieurs, Les Officiers, l'aide-de Camp, (entrant précipitemment.)

Le General, (remontant la scène.)

Messieurs nous n'abandonnerons pas, sans la défendre, une position dont dépend peut être le succès de la campagne. Enfermons nous dans le vieux château qui domine ce village. Il est situé sur des rochers; il est environné de ravins, peu d'hommes suffisent pour le défendre. Colonel Felsheim, hâtez-vous d'en couvrir les approches par des coupures et des abatis. Rassemblons les habitans; animons leur courage; qu'ils tiennent deux heures seulement, et je réponds de tout: j'attends du secours.

(Le major Palmer est resté accablé sur le devant de la Scène. Brandt s'est approché de lui et le console.

Scene XIII.

Les Précédens le Second Aide-de-Camp.

L'aide de Camp présente un paquet cacheté au Général.

Le General (ouvrant le paquet.)

C'est du Général Werner. (Après avoir jeté les yeux sur la lettre.) Le grand Frédéric vient d'arriver à l'armée. (Il lit:) Dans trois heures le régiment de Brown "sera ici".

Tous les Officiers.

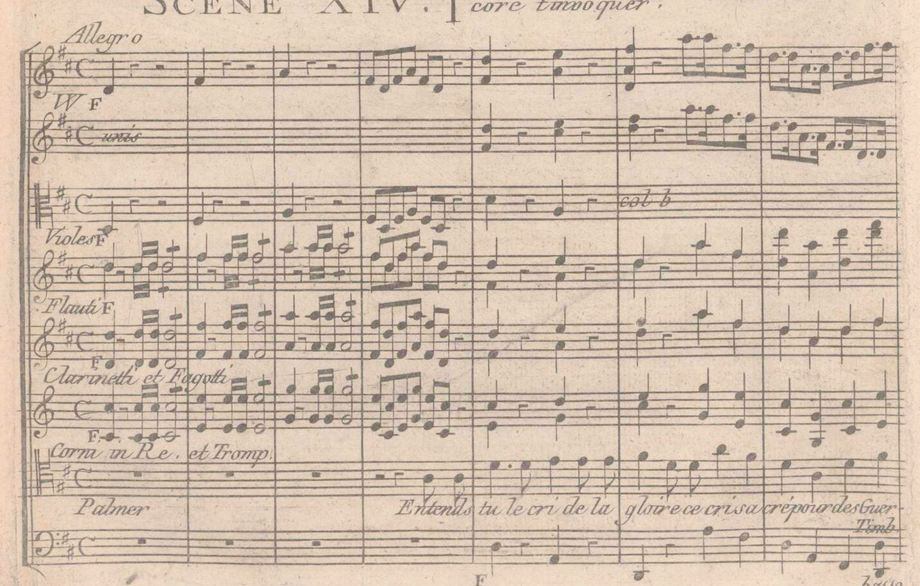
Brave régiment.

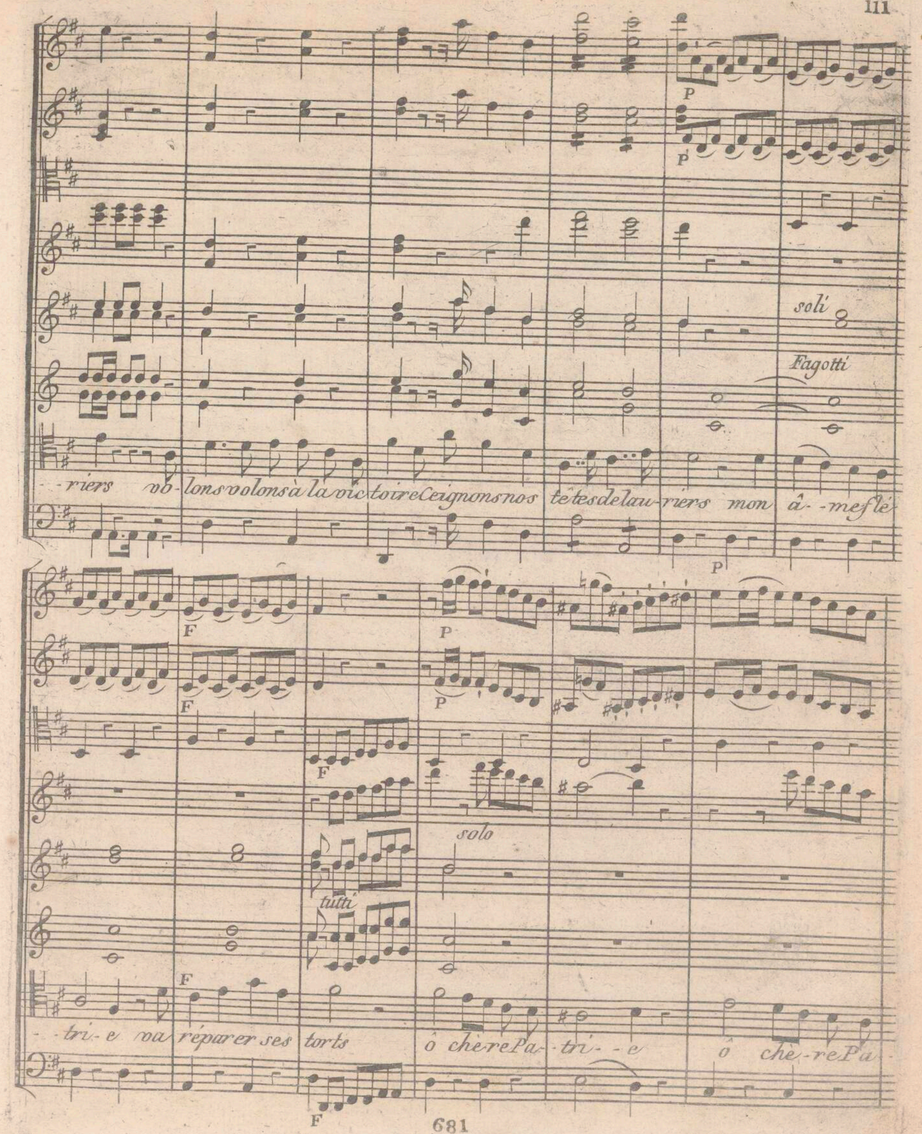
Le Général avec enthousiasme.)
Excellent régiment! (Il lit:) *Vous trouverez ci joint le signalement et la condamnation d'un officier de ce même corps, qui, dit-on, est dans cette contrée ... Ce n'est pas le moment de s'occuper de cela.* (Il met les papiers dans sa poche, et descend la scène.) *Monsieur,* (à Palmer.) *que nos démêlés particuliers disparaissent devant l'interêt général. Les hommes sont rares ici: je vous ai jugé et je crois pouvoir compter sur vous.* (Il met l'épée à la main.) *Marchons, messieurs. Je vous donnerai toujours l'exemple du courage, et vous me verrez vaincre, ou mourir avec vous.*
(Les officiers tirent leurs épées et suivent le général.)

SCENE XIV.

Brandt, Palmer.

Palmer, dans la plus grand désordre. *Oui, je m'armerai, mais contre les cruels sourds aux accens de ma douleur. Je n'ai plus de patrie; j'en pouvais être le vengeur; j'en serai le fléau.* (à Brandt.) *Viens, suis mes pas; je passe à l'ennemi: nous rentrerons dans ce château; mais nous y rentrerons en maîtres et pour y donner des loix.* (S'arrêtant.) *Où vas-tu, malheureux ... Quel est donc le terme où s'arrêteront tes forfaits? Mon ame, j'étais né pour être toujours vertueux; je l'éprouve en ce moment. Oui, je combattrai avec ces villageois: j'oserai disputer à Holbourg l'honneur de cette journée. Morts des grands hommes, mort sublime, dont je me croyais indigne, je ne puis donc encore t'invoquer.*





tr

F

F

unis

vol Flauti

- - tri - é daigne applau dir à mes éf - forts daigne applau dir à mes éf - forts

F

Animé

F

F FP

F FP

F

soli

si Pal - mer succombe s'il pé - rit dans ce combat a - mi Grave sur sa Tom - -

F

Animé.

F PP

FF

P

F

unis

FF

P

F

vol Flauti

tutti Corna

Deut b

soli

- - be il est mort il est mort il est mort comenza - dut

Timbal.

entends tu le cri de la

F

FF

P

Gloire ce cri sa - cré pour des Guer - riers ob - lons volons à la Vic - toi - re ceignons nos

F

F

F

F

F

te tes de lau- riers entends tu le cri de la Gloire ce cri sa- cré pour des Guer-

F

bien marqué

voix

cor b

F

F

bien marqué

- rier volons vo-lons à la vic toi re ceignons nos te - tes de Lau - riers entends

F *bien marqué*

voix

cor b

tu le cri de la gloire ce cri sa- cré pour des Guerriers volons vo- lons à la Vic-

- toire ceignons nos têtes de Lauriers ceignons nos têtes de Lauriers ceignons nos tê tes de Lau-

Animés le Mouvement

cres

-riers ceignons nos têtes de Lauriers

SCENE XV Mem Blumenthal Amalie

La Nourice, Mlle Rondon, Bermaine, Paysans et Paysannes éplorés.

Animés le mouvement

Chœur

yre de carnage de vengeance et de fu-reur L'ennemi de-trait ravage et porte partout la ter-

-reur

nos maisons en Proie aux flames les cris plaintifs des Ha-bi-

les femmes seules

tants L'innocence de nos Enfans rien n'attendri-ra leurs ames ni l'embrasser leurs ge-

-nous ils écou-te-rons nos pri-eres sau-vons nos malheureux é-poux et nos En-

FF

FF

F

F

-fans et nos Chau-mières

Juste Ciel que propos et nous juste Ciel que propos et nous

F

F

col b

col Flauth

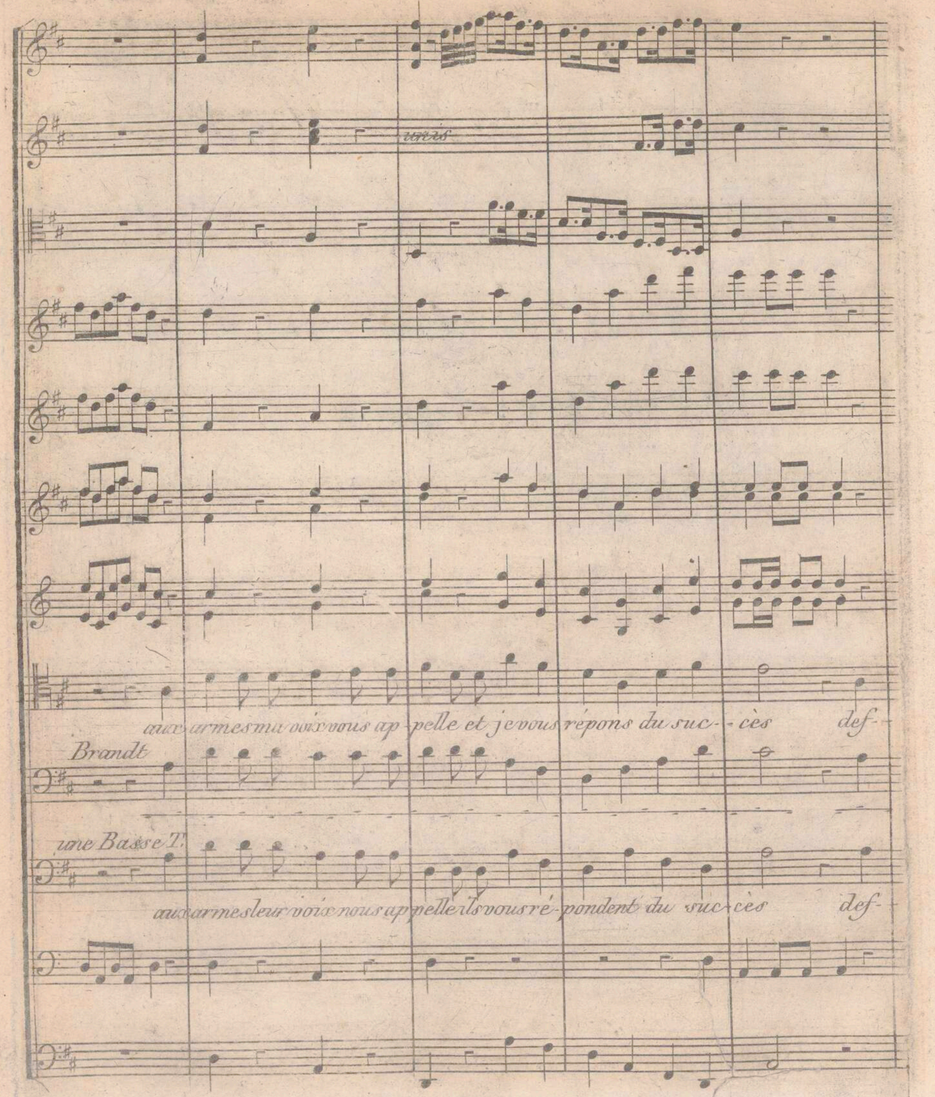
suivez moi suivez moi res-sis-tons à l'o-ra-ge armez vous armez

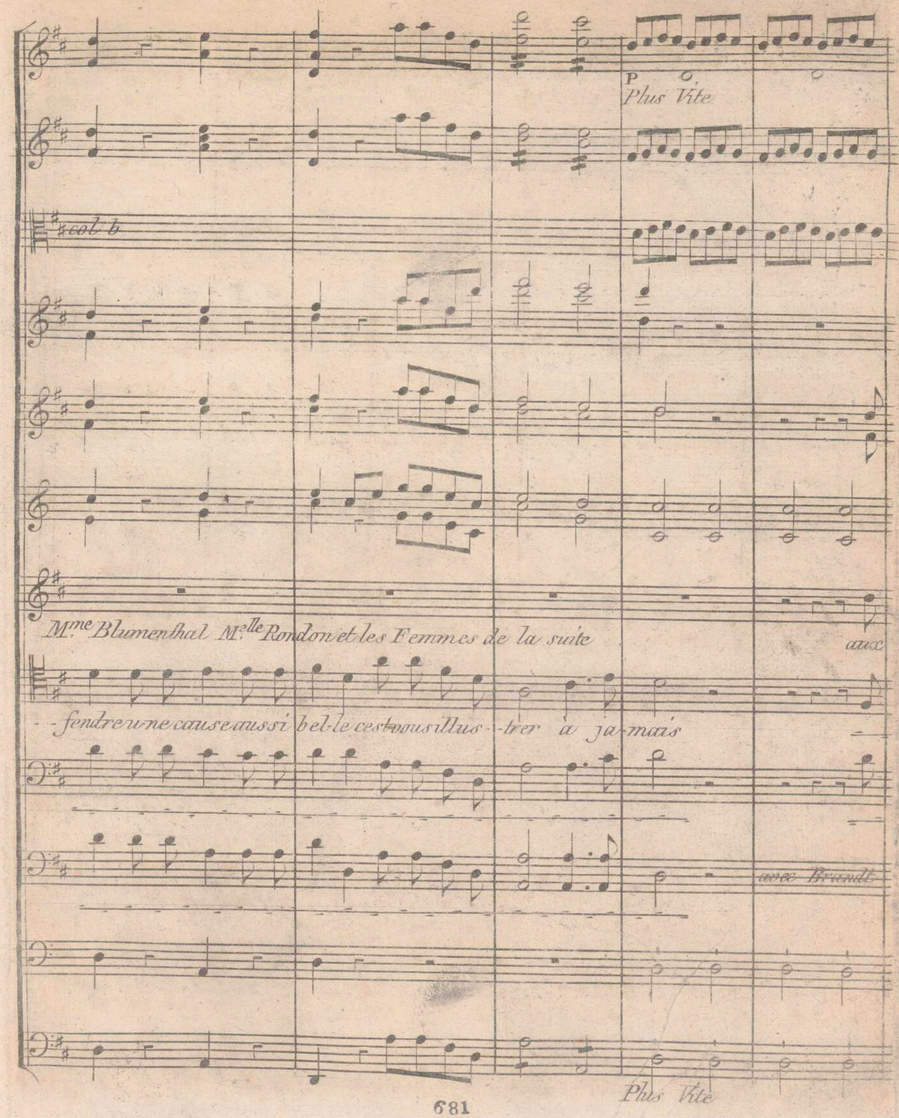
F

unis

unis

nous le vrai cou-ra-ge sait bra-ver le sort en com-mun


voix
aux armes ma voix vous appelle et je vous répons du succès défBrandt
1ere Basse T.
aux armes leur voix nous appelle ils vous répondent du succès déf-


P
Plus Vite
Mme Blumenthal Mlle Rondon et les Femmes de la suite
aux
fendre une cause aussi bel-le ces-vous illus--trer à ja-mais
avec Brandt
Plus Vite

armes sa voix nous appelle sa voix nous repond du succès d'effendre ma cause aussi

ma voix — ma voix vous —

sa voix — sa voix nous —

Chœur aux ar - - - mes aux ar - - - mes aux

belle c'est nous illustrer à ja-mais aux ar - - - -

ar - - - mes aux armes leur voix nous ap-

aux ar-mes leur voix nous ap-pel - - le leur

FF

col b

mes aux ar - - - - - mes u-ne cause aussi

def-fendre une cause aussi

pel-le leur voix nous nous répond du succès

voix nous répond du suc - cès def-fendre u-ne cause aus - - si

bel - - - - - le c'est nous illus-trer c'est nous illus-trer à ja-mais aux

p

ar mes leur voix nous ap pelle leur voix nous ré pond du succès de fendre une cause aussi

ma voix nous ap pelle ma voix nous

sa voix nous ap pelle sa voix nous

aux ar - - mes aux ar - - mes aux

cres

belle c'est nous illustrer à ja - mais aux ar - - - -

ar - - - mes aux ar mes leur voix nous ap

aux ar mes leur voix nous ap - pel - - le aux
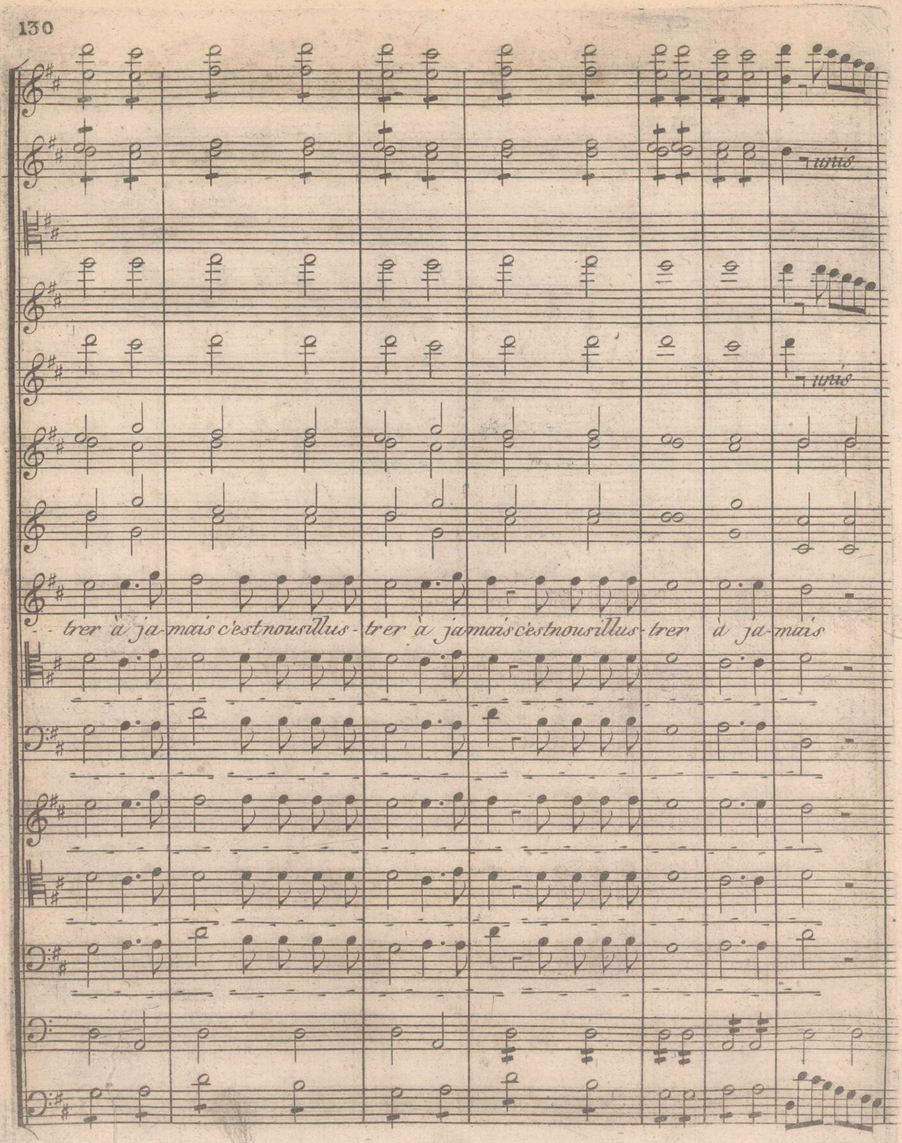
mes aux ar- - - - - - mes une cause aussi

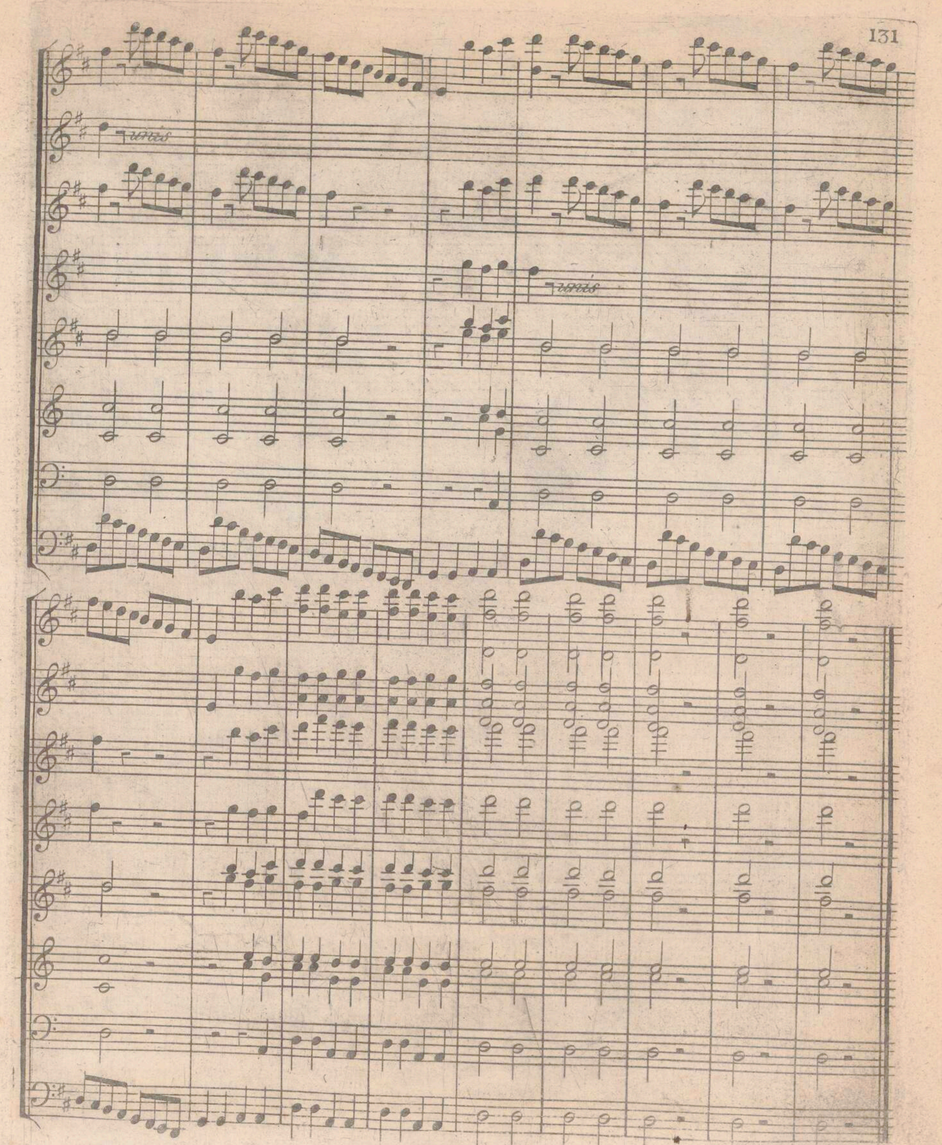
def-fendre une cause aussi

pel-le leur voix nous promet le suc-cès

ar mes leur voix nous appelle def-fendre u-ne cause aus- - si

bel- - - - - le c'est nous illus- trer c'est nous illus- trer à ja-mais c'est nous illus-





Fin du 2e Acte
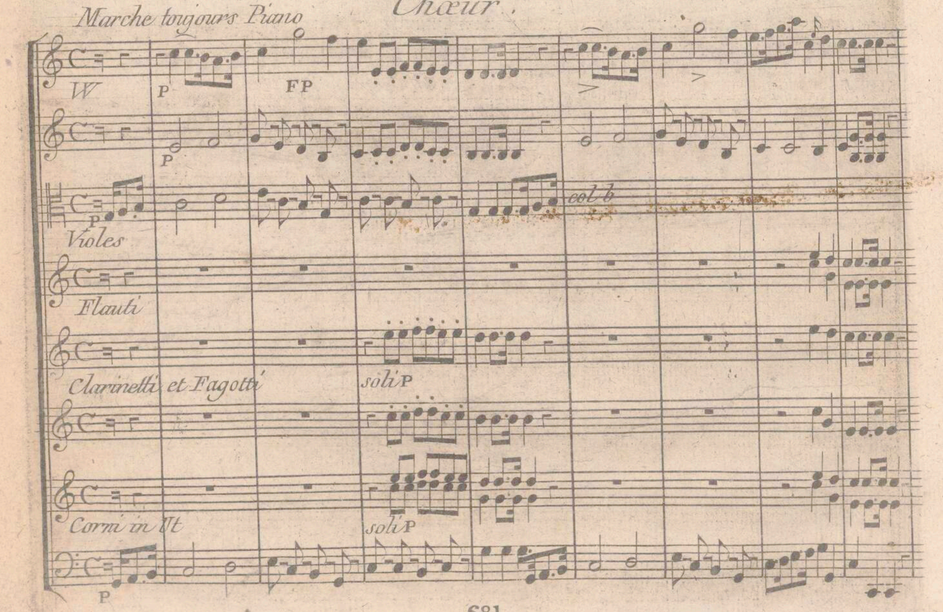
ACTE III.eme

Le Théâtre Représente un Sallon du Château de Madame Blumenthal.

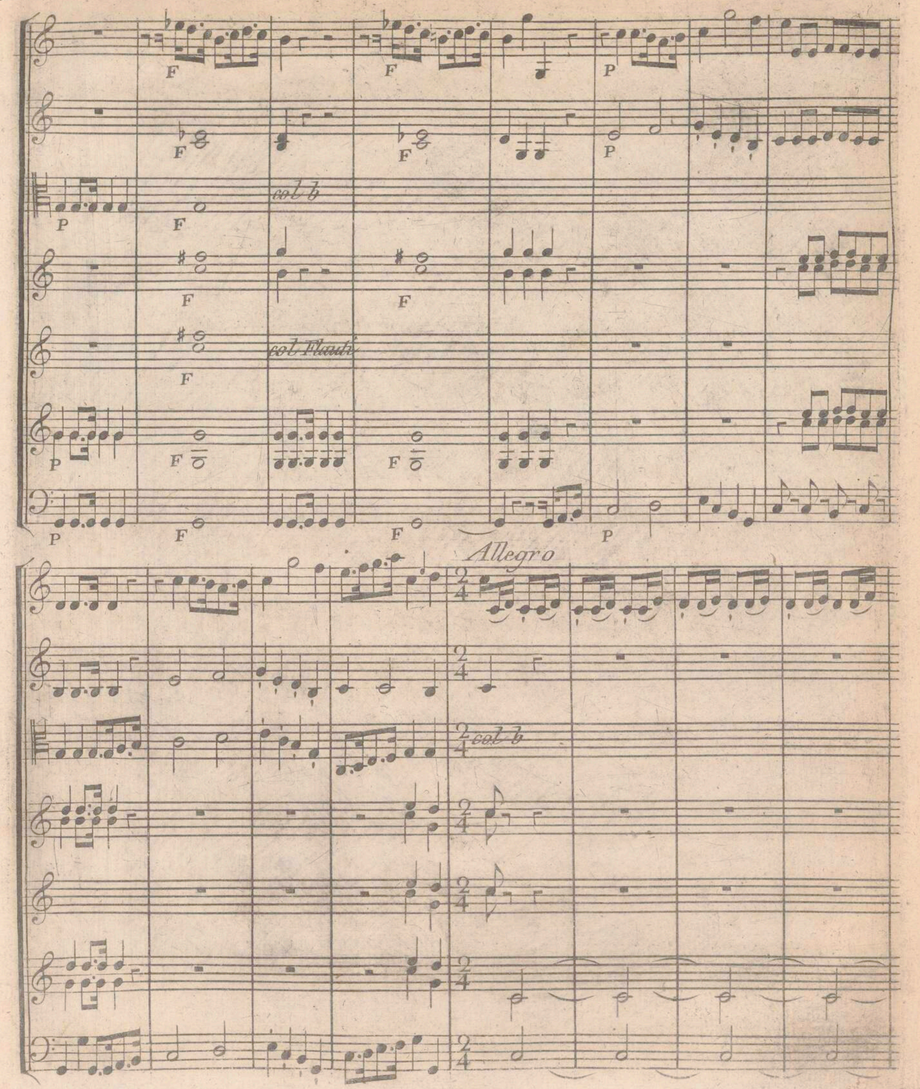
Scene Iere

Brandt, en désordre, en sueur, est assis dans un fauteuil sur le devant de la Scene. Il est entouré par M.lle Rondon, Hermagne, Plumper, Domestiques, des deux sexes, Paysans, et Paysannes.

Chœur.



12.



Timballes

mf

F

mf

cres

mf

F

FF

FF

col b

col v 1°

col v 2°

Petites Flutes

1ers vlés

pol petites Flutes

F

F

F

8

P

P

P

P

P

F P

F

F

F

F

F

F P

P

And.te Sostenuto.

And.te Sostenuto

And.te Sostenuto

Allegro

And.te Sostenuto.

W PP

P

Violes P

Petite Flute

P

F

F

6

F

F

2me. Flûte

Clarinetti et Fagotti

F

Corni

F

Rondon et les Femmes

Quel jour brillant vient d'é - clo - - - re quel jour brillant quel jour brillant

Palmer Brandt et les Tailles

Hermagne et les Basses T

Timballes

F

col v 1e

col v 1e

lant quel jour brillant pour un grand cœur les doux ray - ons de l'au - - ro - - -

P

-re vont consacrer vont consacrer vont consacrer notre valeur nos neveux incer-

F

F

P F

P F

P F

P F

P F

P F

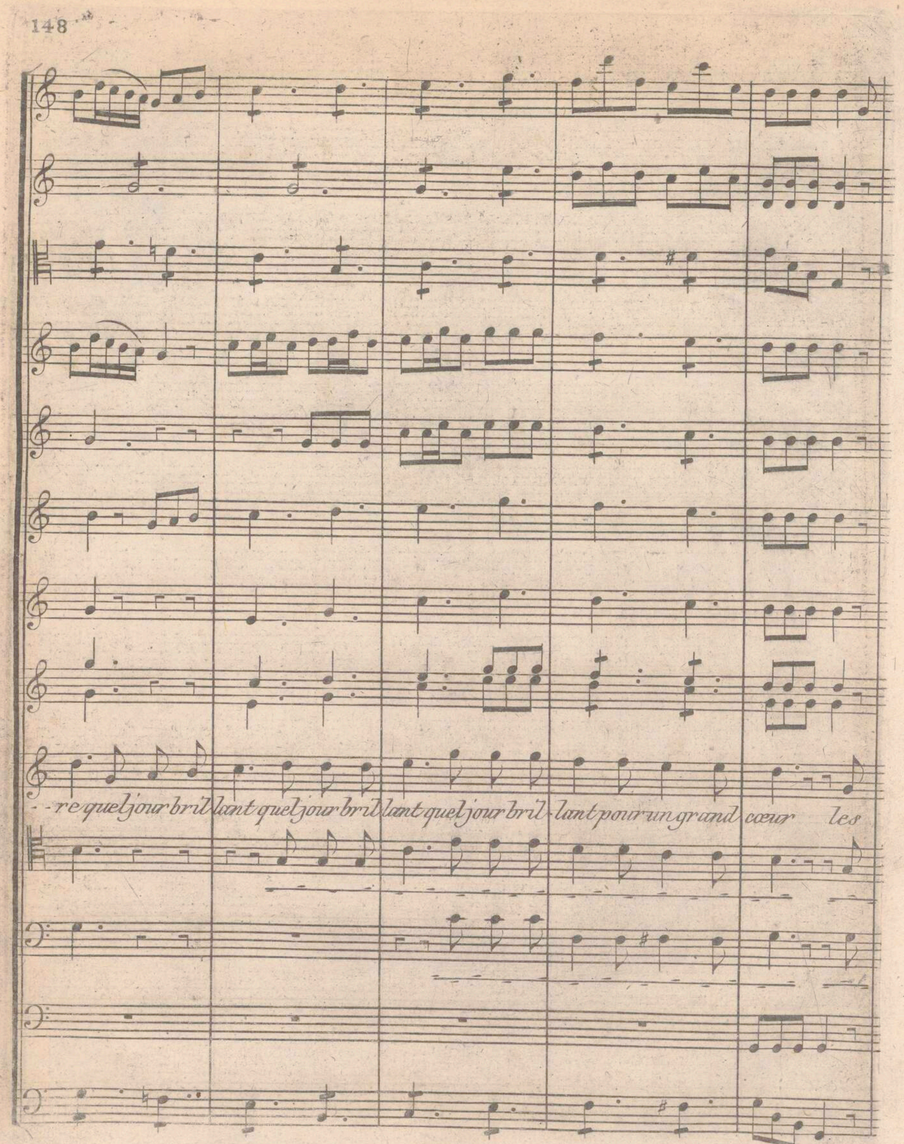
-tains pourront ils jamais croire que d'aussi faibles mains ont fi- -xé la vic-

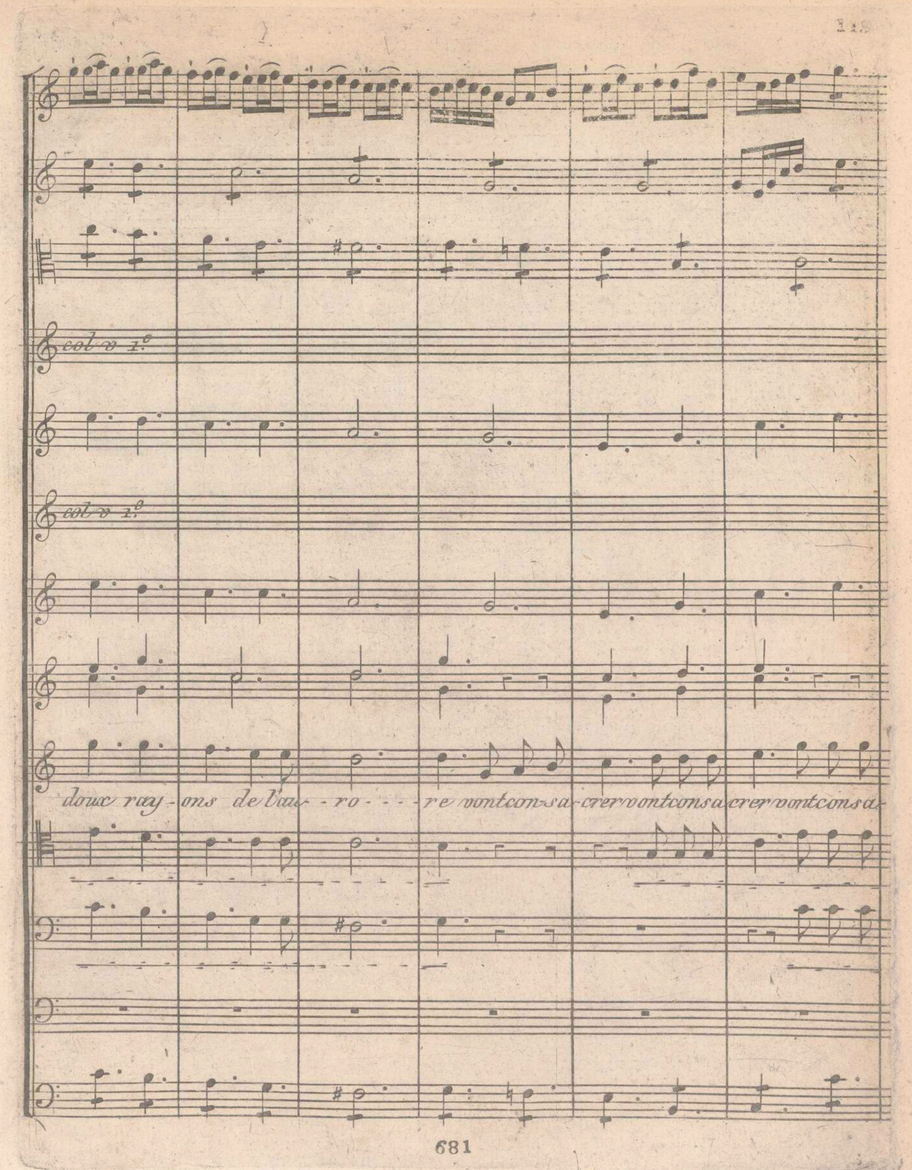
P F

F F F PP PP PP P P P P P PP PP PP F

toi - re nos neveux incer - tains pourront ils jamais croi re que d'aussi faibles

mains ont fi - xé la gloi - re quel jour bril - lant vient dé - clo -


- - re quel jour bril lant quel jour bril lant quel jour bril - lant pour un grand cœur les


col v 1.o
col v 2.o
doux ruy - ons de bau - ro - - - re vont consa - crer vont consa - crer vont consa -

F

tr

tr

tr

solo

solo

soli

-crer notre va-leur les doux ray - - - ons de l'au - - ro - - - re vont con-sa-

les doux ray ons de l'au-ro re vont con-sa-

F

-crer notre va-leur vont con-sa crer notre va-leur les doux ray - - ons de l'au

les doux ray ons

F

- - - ro - - - re vont consacrer notre va-leur vont consacrer notre va-leur no - tre va-

de l'ac ror re vont consacrer

tenus

leur no-tre va-leur no-tre va-leur

Plumper.

Qu'eu journée! Je l's avons battus, mais battus!. Autrefois j'élions comme l'taureau, qui n'connait pas sa force. Aujourd'hui je sommes d'shommes, et je l'avons fait voir.

Brandt.

Allons, morbleu, de la gaiété. Vive la joie après la victoire.

Hermagne, frappant sur l'épaule de Brandt.

Voilà un luron, ça.

Mlle Rondon.

Oui, un luron, c'est le mot. Monsieur le hussard s'est battu proprement.

Hermagne.

Proprement! incroyablement.

Brandt.

Hé, laissez donc, laissez donc; il n'y a pas de merite à cela. Mais avez-vous remarqué Palmer? j'espère qu'il a joliment travaillé.

Plumper.

Si je l'avons remarqué! c'est un diable que c'thomme là.

Brandt, très chaudement.

Attaquer des troupes aguéries, les faire reculer d'abord de rochers en rochers; rallier ensuite des paysans sans discipline et sans ordre; les faire rentrer dans le château; assurer seul leur retraite, le pistolet au poing, à la tête d'un pont qu'on coupait derrière lui; sauter dans le ravin, gravir les roches, et rentrer dans la place; s'élancer dans une tourelle embrasée et sauver Amalie des flammes; sortir du château, tête baissée avec tout son monde, au moment où l'incendie éclate de toutes parts; percer un gros d'ennemis qui enveloppait le général, se faire jour jusqu'à lui; le dégager et repousser enfin les autrichiens à une demi-lieue; c'est beau, ventrebleu, c'est beau. Voilà des faits qu'il faut consigner dans l'histoire.

Mlle Rondon.

Palmer est un héros, et j'espère qu'à présent on n'a plus de reproches à lui faire.

Brandt vivement.)

Des reproches, dites vous, des reproches?.. Que me rappelez vous là! (à part) Cette sentence... cette malheureuse sentence... (Haut) je cours... Je saute à cheval, et je détale, comme si le diable m'emportait.

Scene II.

Hermagne, Mlle Rondon, Plumper, Paysans.)

Hermagne.

Où va-t'il donc? La poudre lui a t'elle derangé le cerveau?

Mlle Rondon.

Cela n'est pas impossible, mon cher ami. La poudre a remis une tête; elle pourrait en avoir dérangé une autre.

Hermagne.

C'est vrai, au moins! Cette chère demoiselle Amalie!.. Quel heureux changement a produit cette grande journée!

Mlle Rondon, cherchant.

C'est une commotion... c'est un choc dans les facultés intellectuelles...

Hermagne.

C'est une fille rendue à elle même à sa mère, et à ses amis.

Plumper.

Quoi! mam'selle Amalie n'extravague plus! Mon Dieu, qu'eu bonheur! Jallons

apprendre c'te bonne nouvelle-là à M. Palmer. Tant qu'a duré la bataille i n'avait qu'son nom a la bouche. Amalie par-ci, Amalie par-là et pan à droite, et pan à gauche, et l's ennemis tombiont qu'c'était un plaisir (Aux domestiques, aux paysans.) Allons, mes amis, courons, cherchons-le de tous les côtés. (En sortant.) C'pauv' cher homme, c'pauv' cher homme! Mon Dieu mon Dieu! qu'eu bonheur.

Scene III.

Mlle Rondon, Hermagne.

Hermagne.

Mais concevez-vous qu'un incendie produise de semblables effets!

Mlle Rondon.

(Cherchant ses mots.)

A merveille; la chaleur a pu mettre en fusion les humeurs qui offusquaient le cerveau, et cette fusion le rendant à son état naturel, il doit produire les idées nettes et lumineuses qui lui sont propres: d'ailleurs, sans faire de raisonnemens abstraits, (déblayant.) convenons tout simplement, que si une grande douleur peut déranger une tête, une grande frayeur peut, en donnant à la machine un mouvement contraire, remettre tout à sa place. Voilà comment j'explique la chose.
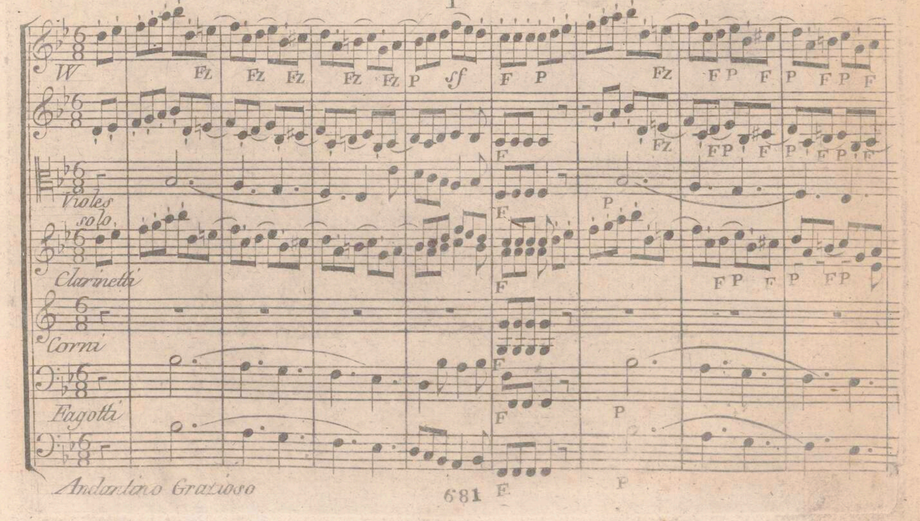
Hermagne.

Et c'est très-bien expliqué; il n'y a qu'un petit inconvenient, c'est que je ne vous comprends point. Voici madame.

Scene IV.

Les Précédens, Mme Blumenthal, Amalie.

Duo.



P F F F P F

Amalie

Douxob-jets de ma len-dresse je te presse sur mon cœur plus de pleur s plus

Mem Blumenthal.

P F P

tr tr

de tristesse il est un Dieu con-so-la-teur hé-las hé-las ce Dieu dans sa co-

soli soli

-lère tavoit ra-mie à mon a-mour il s'appai-se et cet heureux jour re-u-

F P tr

F P

-nit la fille à la Mere re-u-nit la fille à la Mère Doux ob-jet de ma ten-dresse je te

F P

tr

mf

col b

la 2e Clar. Comp

presse sur mon cœur plus de pleurs plus de tris-tesse il est un Dieu consola-teur

ce matin le fracas des armes avoit gla-

col b

solo

solo

ce mes sens d'horreur avoit gla- ce mes sens d'horreur et du sein même des al-

- larmes et du sein même des al- larmes j'ai vu renaître le bon- heur j'ai vu re-

col b

nai-tre le bon-heur Doux objet de ma tendresse je le presse sur mon cœur plus de

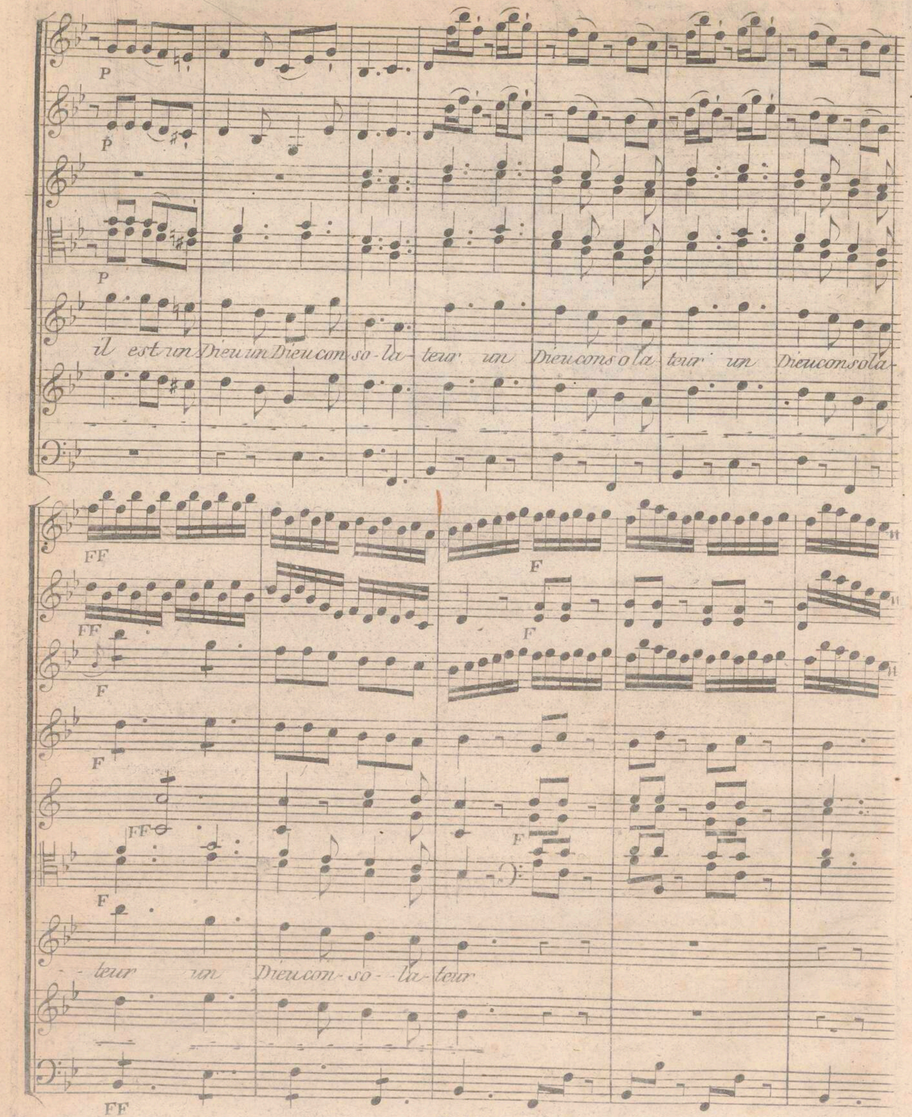
col b
sola
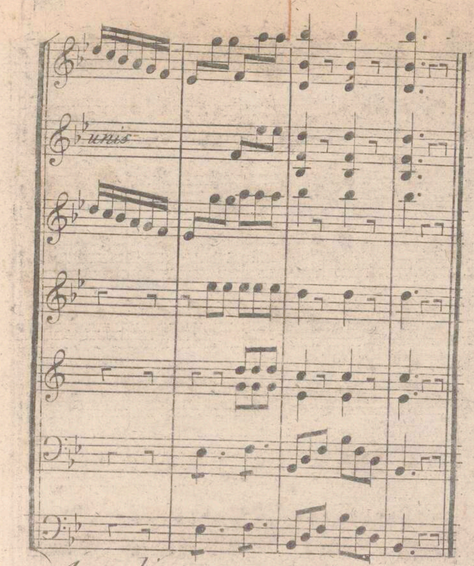
pleurs plus de tris-tesse il est un Dieu consola-teur plus de pleurs non non, plus de

avec Majesté

pleurs plus de tris-tesse il est un Dieu il est un Dieu un Dieu consola-

-teur plus de pleurs non non plus de pleurs plus de tris-tesse il est un Dieu





mais on incendiée...

M.me Blumenthal.

Tu ne tes pas trompée, ma chère enfant; il vient de se livrer un combat terrible, dont les prussiens sont sortis vainqueurs.

Amalie.

Un combat. (regardant autour d'elle) Nous ne sommes donc plus à Bamberg.

M.em Blumenthal.

Nous sommes en Silésie.

Amalie.

En Silésie! à cent lieues de cette ville chère et funeste! je ne le reverrai jamais; non, je ne dois plus le revoir.

M.me Blumenthal, d'un ton peiné.

L'infortunée l'aime encore.

Amalie, avec timidité et sentiment.

Je l'adore, ma mère.

M.me Blumenthal.

Ma fille, il est ici.

Amalie s'écriant.)

Il est ici! Palmer est ici! Ah! (Soupir d'allegement.

Amalie, avec calme et sérénité.)

J'éprouve un calme qui m'était inconnu. Je crois me sentir renaître; je crois voir la nature pour la première fois: je suis bien, très bien; je me sens parfaitement tranquille.

M.me Blumenthal.

Hermagne, M.lle Rondon, voyez à rétablir l'ordre dans le château.

Scene V.

M.me Blumenthal, Amalie.

Amalie, avec une sorte de terreur.)

Tout à l'heure cependant il me semblait sortir d'un songe pénible, fatigant; j'ai cru entendre des cris de mourans; j'ai cru voir couler du sang; je me suis crue enfermée dans une

Scene VI.

Les Précédens, Le Général Holbourg.

Le Général.

Madame, j'ai partagé tantôt votre éloignement pour Palmer; tantôt, je l'avoue, Palmer était indigne de vous; mais il a combattu nos

ennemis communs, et c'est dans leur sang qu'il a effacé des faictes qui vous ont coûté tant de larmes. Je lui dois la vie et l'honneur de cette journée; vous lui devez votre fille, et la conservation de votre fortune. Que de titres il a à votre indulgence, avec autant de droit à la reconnaissance publique. Etouffez votre ressentiment; osez récompenser un héros. Amalie, rendue à elle même, attend de votre main un époux que vous ne lui refuserez pas. Il ne vous reste qu'un enfant; soyez heureuse au moins de sa félicité. Oubliez le passé, vivez dans l'avenir, et jouissez d'avance des consolations qu'il vous promet.

Amalie.

Ma mère, ma digne mère, vous m'avez pardonné ma faiblesse, puisque vous ne m'en faites pas de reproches...

Mme. Blumenthal, avec sentiment.

Des reproches! ah! je n'ai jamais su que te plaindre et t'aimer.

Amalie.

Mettez le comble à vos bontés; entendez le vœu de mon cœur; donnez un père à mon enfant; je vous le demande à vos genoux.

Mme. Blumenthal la relevant.

Vous le voulez tous deux? Qu'il vienne, son épouse l'attend.

SCENE VII.

Les Précédens, Palmer.

Palmer dans l'ivresse de la joie.

Et sa mère me pardonne! Amalie, Amalie, rends-moi ton cœur, rends-moi ton cœur.

Amalie, lui ouvrant ses bras.)

Te le rendre! il n'a pas cessé d'être à toi.

Le Général, à Mme. Blumenthal.)

Madame, quand on a souffert comme vous, on doit être avide de consolations. Les momens sont précieux: unissez vos enfans.

Mme. Blumenthal.

(Passant entre Amalie et Palmer.)

Vivez pour être heureux, mes enfans. Je vous bénis: puisse la bénédiction du ciel se joindre enfin à la mienne! Allons, ma fille, allons, tout ordonner pour la cérémonie.

(Elle sort avec sa fille. Le Général les conduit jusqu'au haut du sallon.

SCENE VIII.

Le Général, Holbourg, Palmer.

Palmer, à part.

Malheureux! je me livre aux illusions de l'amour, et j'oublie que ma tête...

Le Général, descendant la scene.

Mon cher Palmer, recevez les éloges qui vous sont dûs. La gloire est le seul prix que vous ayez pu ambitionner. Jouissez de celle que vous

avez acquise, et comptez sur la reconnaissance de votre païs.

Palmer, contraint.

Mon païs ne me doit rien.

Le Général.

Voilà la modestie qui sied à la valeur. Votre désintéressement est un titre de plus à mon amitié et à mon estime. Dites-moi, que puis-je pour vous?

Palmer, péniblement.)

Je ne demande rien, je ne veux rien. Puisse-je être oublié, inconnu.

Le Général.

Non, monsieur, vous n'êtes pas fait pour vivre ignoré. Le grand Frédéric ne le permettra pas.

Palmer, avec effroi.

Frédéric.

Le Général.

Il vient d'arriver à l'armée; je vous présenterai. Je me charge de votre fortune, et je m'acquitterai envers vous.

Palmer, avec désordre et chaleur.)

Non, non, monsieur.... Mon sort est arrêté... Le bonheur n'est plus fait pour moi.

Le Général étonné.

Que dites-vous? Oubliez vous qu'Amalie....

Palmer, égaré.

Je l'épouse.... Je donne un état à mon fils, et je m'éloigne aussi-tôt... Je vais traîner ailleurs mon amour, mes regrets, mes malheurs.

Le Général, vivement.)

Palmer, que signifient ce désordre, ces mots obscurs, cette voix altérée?

Palmer, s'écriant.

Laissez moi mon secret.

Le Général.

Vous n'en devez plus avoir pour moi.

Palmer.

Je suis devant mon juge.

Le Général, le pressant dans ses bras.

Vous êtes avec vos amis.

Palmer.

Hé bien, sachez... (Un tems.)

Le Général.

Poursuivez.

Palmer, hors de lui.)

A l'instant où je fuyais de Bamberg le régiment de Brown... mon régiment... (se couvrant le visage de ses mains.) Ah! mon dieu, mon dieu!

Le Général, avec impétuosité.)

Le régiment de Brown!... Votre régiment!... Votre fuite! Quel soupçon.... (Il tire le signalement de sa poche.) Seriez vous ce malheureux? (Il lit.) Le major Palmer. "Je suis anéanti. (A lui même.) Il a manqué une fois à son devoir; mais il s'est illustré aujourd'hui: il faut que je lui ôte la vie et je lui dois la mienne; mon devoir m'impose silence, et mon cœur parle plus haut que mon devoir."

Palmer.

(Il prend la main du général avec calme et fermeté.) C'est votre devoir qu'il faut suivre. On ne pardonne rien en prusse; vous le savez comme moi. Je ne vous demande qu'une heure. Que je reçoive sa main, et je vais à la mort:

Le Général.

Non, dussé-je payer ma générosité de ma tête, je n'immolerai pas un héros, mon bienfaiteur. Fuyez, hatez vous, vous n'avez qu'un moment. Votre régiment...

SCENE IX.

Les Précédens, Amalie, Mme. Blumenthal, conduisant les officiers du régiment de Brown, femmes de Mme. Blumenthal. La garde se range sous le péristile qu'on voit dans le fond du salon. Un Aide de Camp.

L'aide de Camp au général L'état major et une garde d'honneur du régiment de Brown.

Palmer, s'écriant.

Mon régiment.

Le Général, douloureusement.

Il est perdu.

Les Officiers.

(Ils s'approchent pour saluer le général, et s'écrient en voyant Palmer.) Le major Palmer!

Palmer.

(Il se place au milieu des Officiers, et leur rend ses pistolets.) N'achevez pas messieurs; on nous écoute. Je suis résigné; sortons.

Amalie.

Quel nouveau malheur ai-je à craindre encore? Cruels, expliquez vous. Ne me laissez pas davantage dans cette horrible anxiété.

Palmer, (la pressant sur son sein.)

Que veux-tu savoir? Tu pleureras toute la vie le malheur de m'avoir connu... Tu n'as plus d'époux... Ton fils n'a plus de père... (au Colonel.) Sortons monsieur, sortons. Sa douleur me fait mal, ma fermeté m'abandonne. (Il fait une fausse sortie.)

Amalie.

Arrête, arrête. Il ne sortira pas; je veux éclaircir cet affreux mystère. (Palmer veut s'échapper, elle l'enveloppe de ses bras.) Tu ne sortiras pas; je te le défends, au nom de la nature et de l'amour.

Le Général.

Famille malheureuse, je souffre autant que vous. Ministre d'une loi irrévocable et terrible, je gémis en obeissant. (A Mme. Blumenthal.) Prenez, madame; lisez, et jugez de mon état.

Mme. Blumenthal.

(Lisant.)

"A tous les chefs de mes armées "Vous ferez les recherches les plus "exactes pour découvrir la retraite "du major Palmer, (sa voix faiblit.) "condamné..... pour avoir déser- "té ses drapeaux .... à passer par "les armes."

Amalie.

Ah! ah!...

Mme. Blumenthal.

Et vous ferez exécuter le jugement à l'instant même où vous l'aurez découvert." Frédéric.

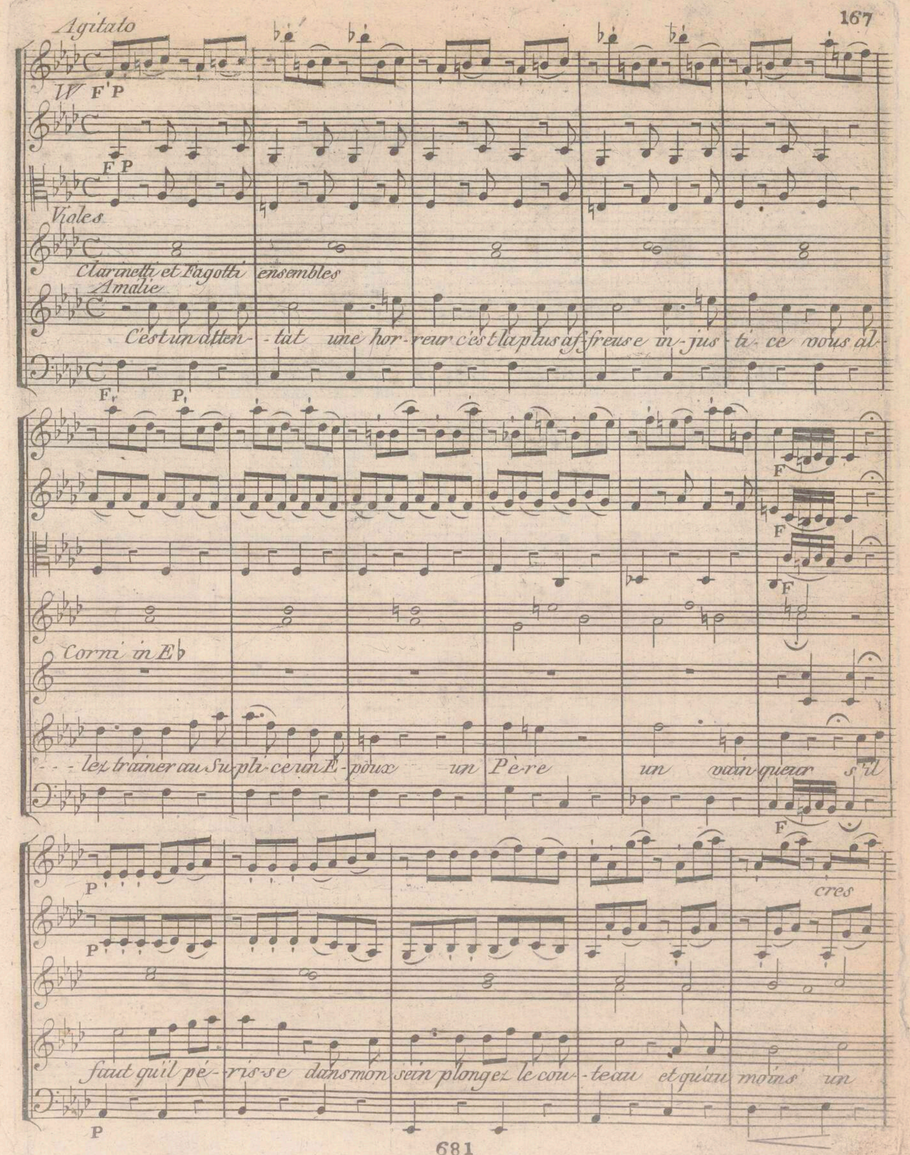
(Elle tombe dans les bras de ses femmes.)

SCENE X.

Les Précédens, Hermagne Mlle. Rondon, Domestique, Paysans, et Paysannes.)

Chœur.

14



F P

F

Corni

mê-me tom beau tous les deux nous ré-u-nis - - - - - se et qu'au

F P

cres

F

F

moins un mê-me tom-beau tous les deux nous ré- - u- - nis - - - -

F

P

P

Flauti

P

Mlle Rondon et les Femmes des Chœurs

prenez pitié de sa douleur et suspendez le sacrifice épargnez lui du moins l'hor-

Plumper et les Tailles

prenez pitié de sa douleur et suspendez le sacri-fice épargnez lui du moins l'hor-

2me Tailles

Hermagne et les Basses T.

P

Le Général

- - reur d'être té- moin de son su-pli-ce son é- tat brise mon cœur mais il faut que j'obé-

- - reur d'être té- moin de son su-plice

Amélie

- - - is - - - se vous ê-tes sans humani- tez vous n'écou- tez que vo-tre

rage le crime et la fé-ro-ci- té voila votre hon- ri- ble par- tage pé-

cres

- risse a-vec mon Ê-poux sa trop in-grate Pa-tri-e que sa gloire soit flé-

- tri-e qu'elle tombe sous les coups de ses Enne-mis im-pla-cables et qu'ils

col b

soient impi-toyables au-tant que vous l'ê-tes tous et qu'ils soient impi-toy-ables au-

- tant au tant que vous l'ê-tes tous au tant que vous l'ê-tes tous au tant que vous l'ê-tes

P

P

P

solo

F P F P

solo

F F F

tous
Mme Blumenthal.

de grace suspendez les coups s'y vous ne pouvez l'y soustraire de grace suspendez les

Melle Rondon et les Femmes

Plumper et les Tailles

Hermigne et les Bass es T.

P

F P

F P

F P

F F

le Général

hé seriez vous à mes genoux si je pouvois vous satisfaire

coups si vous ne pouvez l'y soustraire

P F P

un peu plus doucement

F P

F P

F

Palmer

faire mes amitiés de votre part vous assurer que j'adore à jamais

F P

un peu plus doucement.

Adagio

suivez le Chant

- - jours a-dieu toi que j'a-dore a-dieu pour tou-jours mon fils te reste en-

Adagio

Adagio Sostenute

solo

soli

P

- core qu'il te rappelle qu'il te rappelle nos a-mours mon fils te reste en-core qu'il te rap-

Allegro

P

Corni in Mi

Corni in Ut

- pelle qu'il te rappelle nos a-mours

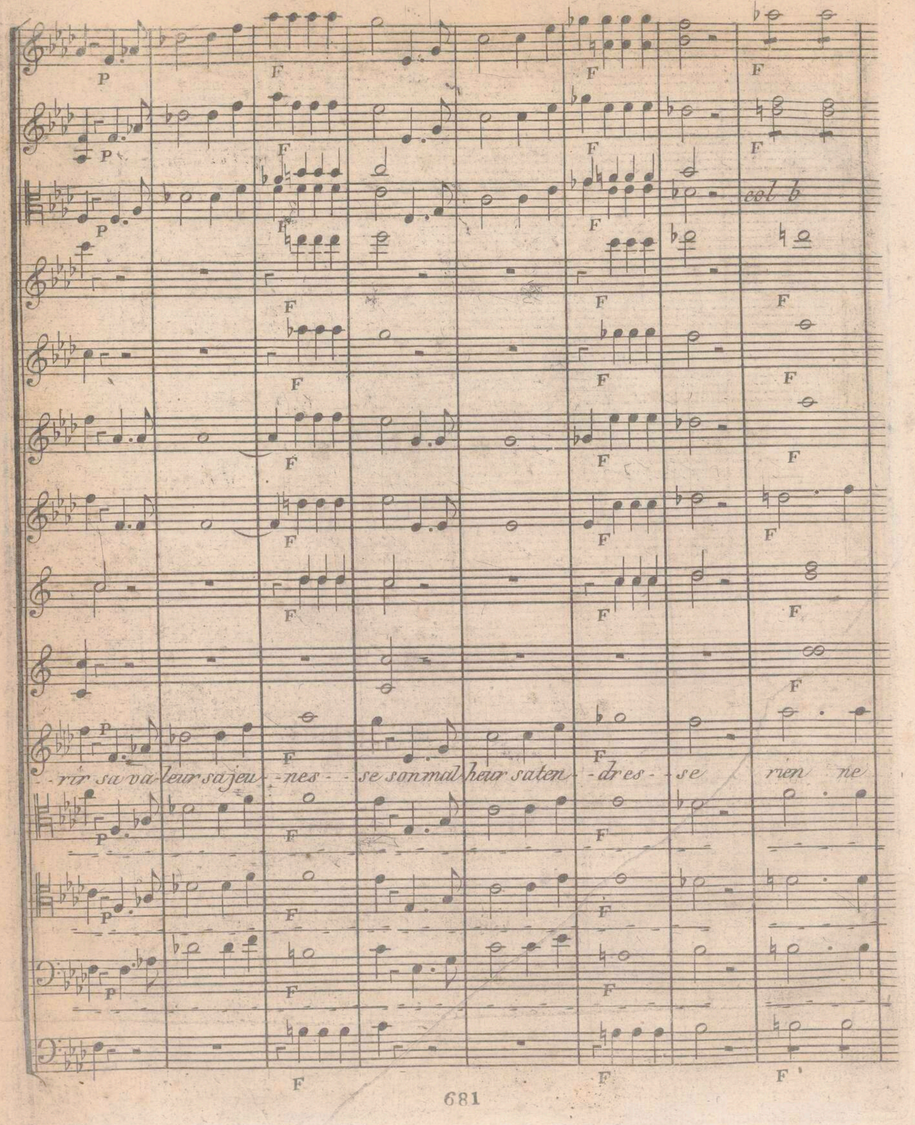
Mme Blumental et les Femmes c'en est donc fait il va mourir c'en est donc fait il va mou-

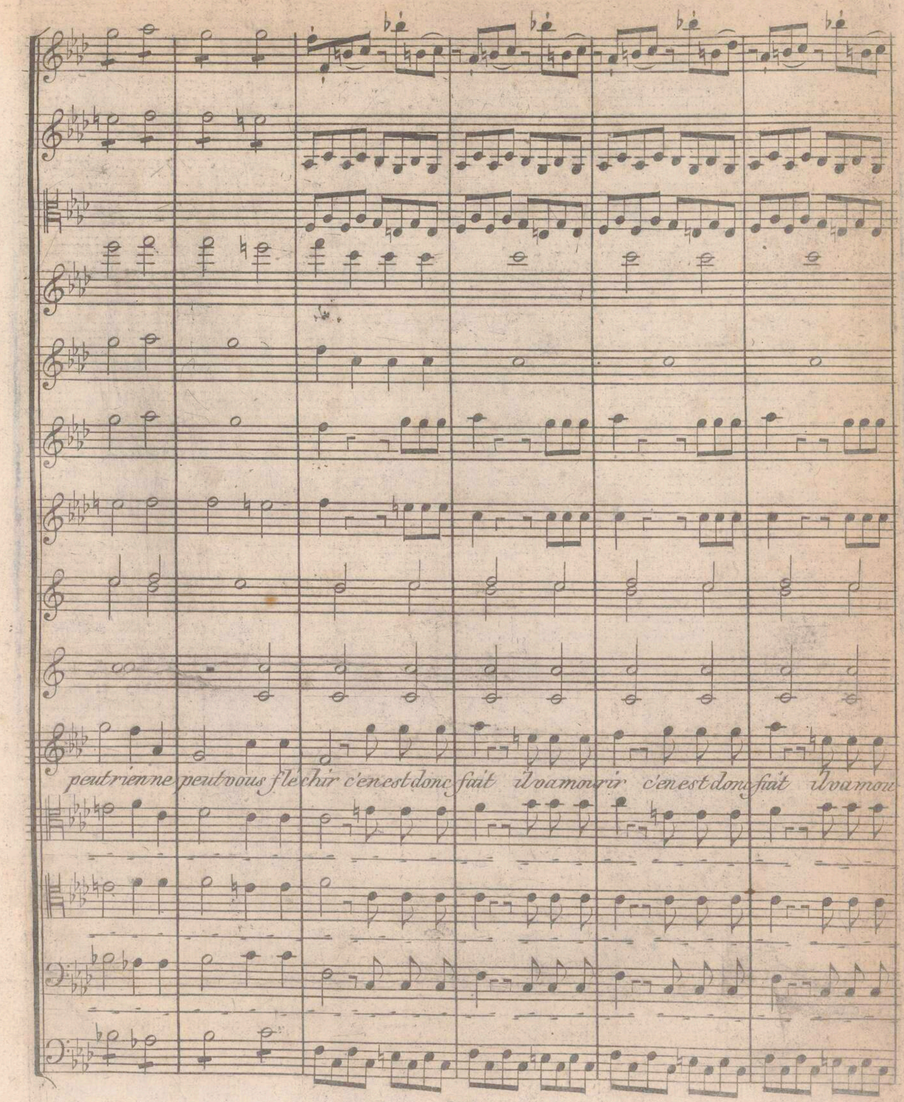
Melle Rondon et les 1res Tailles

Plumpier et les 2nes Tailles

Hermagne et les Basses T.

Allegro


col b
-rir sa va-leur sa jeu- -nes- -se son mal-heur sa ten- -dres- -se rien ne


peut rien ne peut nous flé-chir c'est donc fait il va mon-rir c'est donc fait il va mou-

F F FF

F F FF

F P cal b

F F F

F F F

F F F

F F F

F F F

F

rir son mal heur sa jeu- nes- - ses on mal heur sa ten- dres- se rien ne peut rien ne

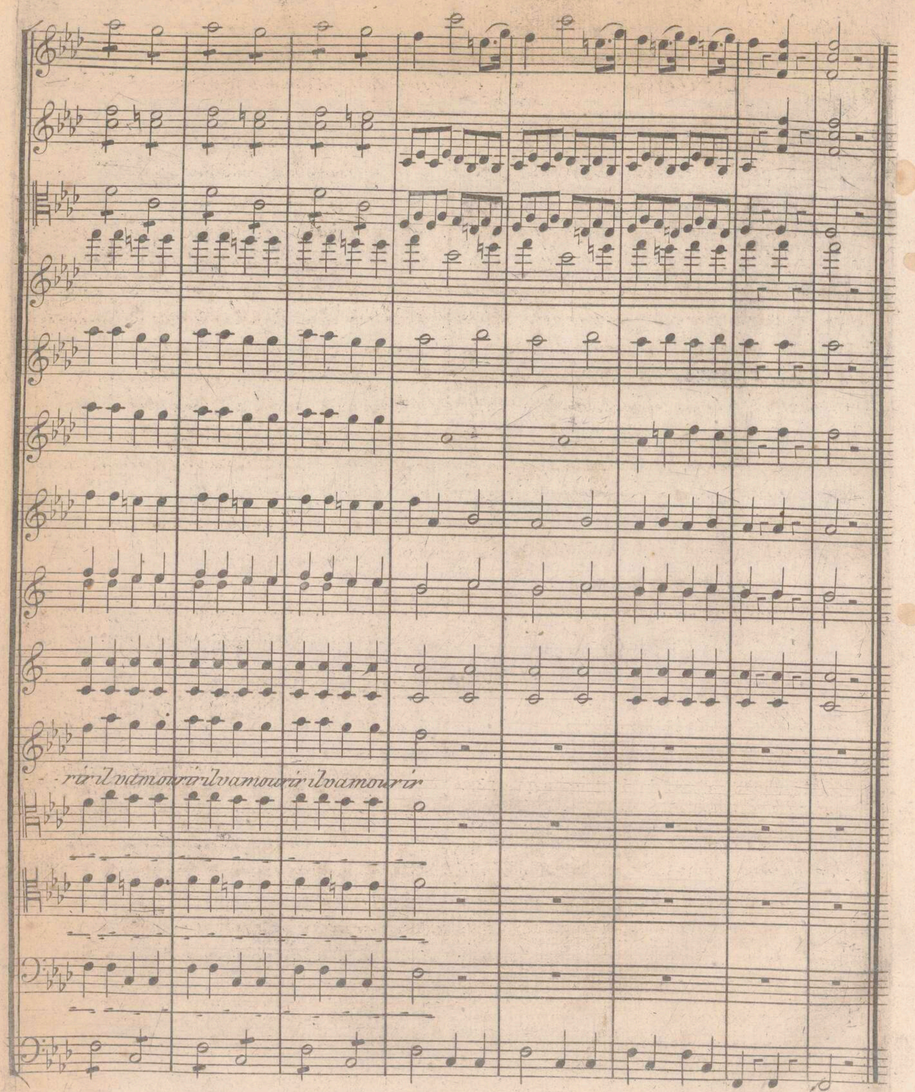
F

F

F

F F FF

peut ri. f le chir c'en est donc fait il va mou rir c'en est donc fait il va mou rir c'en est donc fait il va mou



SCENE XI.

Les Précédens, Brandt.

(en désordre, en sueur, un paquet à la main.

Brandt.

Mon général, mon général... j'ai percé, je l'ai vu, je lui ai parlé... il m'a écouté... il m'a remis ce paquet... voyez, lisez, lisez.

Tous, écoutent avec le plus grand intérêt.)

Le Général lit.

"La discipline est l'ame des armées. "J'ai juré de ne pardonner aucune faute "de cette nature. Le Major Palmer, (sa voix s'affaiblit.) a été justement condamné." (tous retombent dans leur premier accablement.)

Palmer, avec la plus grande force.)

Arrachez moi d'ici; terminez cette longue agonie.

Le Général, qui a toujours les yeux sur la lettre.

Il est sauvé! il est sauvé!

Tous, élevant les bras.)

Il est sauvé!

Amalie reprend ses sens.)

Le Général.

(Lisant avec rapidité.)

"Un inconnu s'est distingué aujourd'hui sur les bords de l'Oder; "je lui donne le régiment de — "Meckelbourg, avec le titre de Baron de Holtz. C'est sous ce nom "qu'il sera connu à l'armée; quelque ressemblance qu'il ait avec "le Major Palmer, qu'on se garde "de s'y méprendre: je sais où est "ce dernier et je me charge de le "faire punir."

Frédéric.

Brandt.

(très vivement.)

Frédéric sait que c'est le Major lui-même; je lui ai tout raconté.

Le Général.

(Lui imposant silence avec la main.)

"Frédéric ne veut pas savoir que "c'est lui. (Il lit une seconde Lettre.) "Le Général Holbourg ne remettra "cette lettre et ce brevet au nouveau "Baron de Holtz qu'après avoir "vérifié les faits; et s'il s'est montré tel qu'on me l'a dépeint....

Oh! oui, oui, il mérite ces faveurs. Tendre Amalie, recevez de ma main cet homme si digne de votre amour.

(Il met Palmer dans les bras d'Amalie.)

Amalie.

Ah! mon dieu, mon dieu! je vous remercie. Voilà le plus grand de vos bienfaits.

Le Général.

(A Palmer, en lui présentant la lettre et le brevet.)

Colonel, nous avons fait connaissance au champ d'honneur; j'espère que nous ne nous quitterons plus. Vous assurerez mes succès et je chercherai les occasions de vous faire acquérir de la gloire.

Palmer à Brandt.)

Je te dois tout, mon brave Camarade; j'embellirai tes derniers jours. Brandt et Palmer, sont désormais inséparables.

W F

F

F

col b

Violes

F

F

Clarinetto 2.o et Flûte 1.o

F

Clarinetto 2.o et Flûte 2.o

F

Corni

F

Amadie et sa Mere — Plus de pleurs plus de tris-tesse tendres dé--sirs

Palmer.

le Général — Plus de pleurs plus de tris-tes-se

Chœur — Plus de pleurs plus de tris-tesse

Plus de pleurs plus de tris-tes-se

F F

tr

P

unis

col b

sol

sol

P

P

doux plaisirs i--ci regne-ront sans ces---se que leur vive ar-deur de

doux plai-sirs i--ci regneront sans ces---se

i--ci regne-ront sans ces----se

doux plai-sirs i--ci regneront sans ces----se

P

tant de dis-graces au sein du bonheur ef- face les traces au sein du bonheur ef- face les

F

- traces plus de pleurs plus de tris-tesse tendres de- sirs doux plai-

Plus de pleurs plus de tris-tesse

Plus

Plus de pleurs plus de tris-tesse

F

tr

P F P F P F P F P F P F P F

--sirs i--ci regne--ront sans ces---se tendres dé sirs doux plai--sirs

i--ci regnerontsans ces---se

--sirs i--ci regne-ront sans ces---se

i--ci regnerontsans ces---se

P F

P FF FF FF F F

i ci regne-ront sans ces--se tendres dé sirs doux plaisirs i ci regnerontsans

F FF

P FF

P FF

P FF

P FF

P FF

FF

ces - se sans ces - se sans ces - se sans ces - - - se

P FF

Bibliothek
Königl. akad. Hochschule
für Musik zu Berlin

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W ŁODZI

FIN

BUŁ
20000000543285

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
W ŁODZI
M 2822

No 18
1390618



19 Partien 4841

KÖNIGLICHE AKADEMIE FÜR KIRCHEN- UND SCHUL-MUSIK BERLIN HOCHSCHULE FÜR MUSIK

Le Major PALMER

OPERA EN TROIS ACTES

Paroles [illegible] et Le Brun

M[illegible] Bruni

Représenté p[illegible] le Théatre de la Rue Feydeau le 7[illegible] Janvier 1797. v. s.



Propriété de l'Editeur

PRIX 30 ℔

Les Parties d'Orchestre se vendent séparément 25 ℔

Chez LE DUC, au Magasin de Musique et d'Instruments à Paris.
Rue neuve des petits Champs N°1286. vis à vis la Trésorerie
Et Rue du Roulle à la Croix d'Or N°290.
Il envoye en Province toute espece de Musique. Port franc en payant le prix marqué sur l'exemplaire.

68 ℔